



Expérimentation Alpha

Louis Thirion

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

ANTICIPATION

LOUIS THIRION

EXPÉRIMENTATION ALPHA



LOUIS THIRION

EXPÉRIMENTATION ALPHA

« ANTICIPATION »

FLEUVE NOIR

© 1983, « Éditions Fleuve Noir », Paris.

ISBN 2-265-02187-3

PROLOGUE

Peu de gens aujourd'hui, sauf ceux qui sont nés dans les années 13040, se souviennent du naufrage de *l'Alcyon Prodest*. *L'Alcyon Prodest* était un navire de ligne chargé de ravitailler les implantations humaines dans la région de Prucila CX 40 de la galaxie du Chien. Mission de routine qui le ramenait deux fois par siècle dans ces lointains parages et dont nul, sans doute, n'aurait jamais parlé sans cette panne qui obligea *l'Alcyon Prodest* à se poser sur la planète Standar pour réparer.

Le retour de *l'Alcyon Prodest* vers la Voie lactée et les bases humaines de Proxima et de Jupiter (pour ne pas parler de la Terre réduite à la condition de musée à cette époque) fut enrobé de mystère. Les six membres de l'équipage durent subir un reconditionnement psychologique complet dans les hôpitaux mentaux de Tel Betar avant d'être autorisés à rentrer chez eux. Mais, en réalité, personne ne fut en mesure de dire si oui ou non ces hommes avaient été libérés. Aucun journal télédiffusé, aucun moyen audio-visuel ne relata jamais leur aventure et nul n'entendit plus jamais parler de la planète Standar.

Plus étrange encore, les documents relatifs à cette implantation galactique disparurent des archives et il fut rapidement impossible de se procurer la moindre photographie ou la moindre description concernant cette planète. Rien ne transpira des événements effroyables qui avaient entraîné son exclusion de l'Empire et sa mise au ban de l'humanité.

L'acharnement des censeurs fut tel que Standar aurait disparu, effacée à jamais de l'histoire des hommes, si par chance le récit qui va suivre n'avait pas été conservé dans une cave de l'institut planétaire pour l'Espace. Il s'agit d'une bande magnétique en mauvais état retrouvée sur Standar par un membre de l'équipage de *l'Alcyon Prodest*, égarée ensuite sur la Terre dans les caves de l'institut et que pour cette raison les censeurs ne purent détruire.

CHAPITRE PREMIER

C'est décidé, je ne chercherai pas à rejoindre l'interstellaire ou, si je le faisais, ce serait pour le détruire car je n'ai à offrir aux Terriens qu'un cadeau empoisonné.

Aujourd'hui vingt-troisième jour du quatorzième mois de l'année de Standar (qui en compte seize), j'aurai achevé d'enregistrer cette bande magnétique en espérant un peu follement qu'elle sera un jour retrouvée par un représentant qualifié de l'espèce humaine. Dès que cette bande sera enregistrée en totalité, je l'enfermerai soigneusement dans une boîte de plomb à l'abri des radiations et je la placerai dans la petite chambre de granit du cairn que j'ai construit spécialement à cet effet, au sommet de la colline de roches vives sur laquelle je me tiens actuellement. Une fois cet ultime geste accompli, je partirai vers l'ouest sans bien savoir où j'irai ni si je parviendrai à survivre. Depuis la mort de Zwerda, je suis probablement le dernier représentant de l'espèce humaine sur cette planète devenue folle. Zwerda connaissait beaucoup mieux que moi le milieu éprouvant que constitue la forêt carnivore et le désert du Grand Télédanta. Grâce à elle nous aurions sans doute pu nous en sortir, mais il aurait fallu pour cela qu'elle même soit capable de survivre à la colère de son dieu, ce qui ne fut pas le cas. Aujourd'hui il ne me reste plus qu'à marcher vers l'ouest jusqu'à ce que je tombe à mon tour dans le piège tendu par l'une de ces lianes géantes qui domineront cette planète pour le prochain million d'années. On dit qu'il s'agit d'une mort fort douce bien préférable à celle qui attend les malheureux vampirisés par les hyptères.

De toute manière, je n'ai plus le choix. Le dernier des soldats infras de l'armée de Carson a été depuis longtemps saigné par les lianes et la dernière des locomotives à vapeur de type Stevenson 121 semblable à celle qui a tiré mon dernier convoi est garée, inutile sur son rail rouillé, et même si je tentais de l'utiliser pour rejoindre Hippodamos, je n'aurais plus la force de fournir à la gueule béante de son foyer de fonte la tourbe nécessaire à son fonctionnement. De toute manière, je pense que cette voie ferrée ne conduit plus nulle part. D'après les informations que je possède, Hippodamos elle-même notre belle, utopique capitale, est aujourd'hui engloutie par la jungle, dévastée par les cafards géants et soumise à la loi des hyptères. Car, à dater de ce

jour, les monstres extra-humains seront seuls capables de survivre sur cette planète.

Je me nomme Platon Sirius Comwald, du nom de mon ancêtre, homme politique saxon et défunt des années 2000. J'étais correspondant de guerre du *Courrier d'Hippodamos*. Il s'agissait d'un journal d'informations semi-officiel très important et lu par tous les humains intégraux de la planète. Pourtant, la mission qui m'avait été confiée dépassait de très loin celle d'un simple correspondant de guerre. Moreau, mon rédacteur en chef, avait reçu des instructions secrètes du président Mac Farow lui-même. Je devais en réalité tenter l'impossible. C'est-à-dire de percer le mystère de « IL » lui-même. En vérité, ces choses-là sont difficiles à expliquer à un étranger. C'est pourquoi je crois nécessaire de commencer par fournir quelques explications simples.

Hippodamos fut fondée voici cinq cent cinquante années par une équipe d'immigrants fuyant la crise économique qui frappait nombre de planètes développées de la Galaxie. À cette époque, la planète Standar sur laquelle ils se posèrent n'était guère qu'un tas de cailloux stériles parcourus par de rares rivières aux eaux rougeâtres ; mais une atmosphère constituée d'oxygène, d'azote, de carbone en proportions convenables représentait une richesse et une promesse d'avenir suffisantes pour que les premiers colons prennent la décision de débarquer et de s'installer. Avec très peu de moyens, mais une belle énergie, nos ancêtres créèrent une agriculture, puis un début d'industrie. La Terre décida de nous aider et en l'an deux cents, Hippodamos, cité idéale bâtie au nord de l'océan, comptait un peu plus de 650000 habitants tandis que tout autour les campagnes se peuplaient. Nous fabriquions nous-mêmes les machines essentielles, tandis que la Terre se contentait de nous aider dans les domaines de l'électronique raffinée et de l'astronautique. En vérité, la vie de cette époque était agréable et peu de colons auraient eu l'idée saugrenue de quitter Standar pour retrouver l'existence rigide et rythmée qui était celle des planètes surdéveloppées de l'Empire terrien.

Il est donc difficile pour moi de comprendre comment le sinistre individu que fut « IL » réussit à convaincre les autorités de l'époque d'accepter d'héberger les installations et de financer les recherches de la Société Interplanétaire de Transformation et d'Adaptation de la Vie Carbonée à l'Espace. Une chose est certaine, toutefois, « IL » avait été interdit d'activités de recherches sur Terre et dans tout l'Empire, sauf chez nous. « IL » avait su convaincre nos dirigeants de l'époque de l'intérêt pour Standar d'accepter ses propositions. Standar était selon « Lui » une pauvre planète à l'avenir limité par suite de la pauvreté de

son sol et de la rareté des pluies. Standar ne possédait que très peu de pétrole ou d'uranium et pas de charbon. Une vie végétale et animale presque inexistante. En salaire de notre accueil, « IL » promettait de créer de toutes pièces une faune et une flore étudiées spécialement pour nous et de faire de Standar la vitrine des planètes adaptées, la perle du cosmos, le modèle du futur heureux de toute la Galaxie. « IL » n'exigeait rien que la discrétion à « Son » égard. Ce qui fut fait. Quand les choses tournèrent-elles mal ? Je ne saurais le dire avec certitude. Je suis en effet un enfant des temps tardifs et je n'ai connu de Standar que l'image finale. Une planète en proie à l'éruption d'une vie devenue folle et livrée aux monstres infrahumains. Mais je puis affirmer avec certitude que les dirigeants de l'Empire terrien visiblement affolés par « Ses » agissements décidèrent en l'an 325 de couper toutes les relations avec notre planète. À partir de cette date, aucun vaisseau ne se posa plus sur Standar. Aucune pièce de rechange ne fut plus livrée pour nos machines modernes ni nos ordinateurs. De cette manière la Terre entendait isoler « IL » et « Le » priver du moyen de contaminer l'Empire car, pensaient les Terriens, ni « Lui » ni les ingénieurs de Standar ne seraient capables de construire un navire cosmique en état de naviguer avant des siècles, ni même des milliers d'années. La suite des événements devait en vérité leur donner parfaitement raison.

CHAPITRE II

À l'époque de ma naissance, la ville d'Hippodamos, cité idéale et perle du cosmos, n'était plus qu'une vaste agglomération sans forme, peuplée d'un nombre mal défini d'êtres vivants de toutes sortes, infras, paléos, astros, cafards mutants, ceux-là géants et horribles qui remontaient des égouts, envahissaient les appartements et les salles de bains. Les logements brillaient la nuit de la phosphorescence des carapaces de ces animaux qui se cachaient le jour. Les produits chimiques utilisés pour les combattre avaient fini par manquer, alors on les écrasait de la main et des pieds et leur sang noirâtre maculait les murs. Comble de malheur, des bandes d'infras incontrôlés, et semblant surgir du néant, avaient choisi cette époque pour fondre sur la ville et l'envahir, pillant, tuant et violant avant d'être à leur tour refoulés et massacrés par l'armée qui avait utilisé pour cette bataille une bonne partie de ses réserves d'armement lourd. Ensuite, rien n'avait plus été pareil.

Fini la liberté d'aller et venir en paix. Terminé le rêve civilisateur. Les derniers humains intégraux s'étaient rassemblés dans les centres les mieux défendus, se contentant de régner sur le petit territoire encore sous leur contrôle et abandonnant le reste de la planète aux mutations sauvages qui ne cessaient, semblait-il, de se multiplier. C'est exactement à cette époque sinistre que les événements qui précéderont la catastrophe finale se produisirent.

J'achevais de prendre mon bain et considérais tristement l'eau jaunâtre et sentant le chlore qui emplissait ma baignoire lorsque le téléphone sonna.

— Moreau à l'appareil ; j'ai du nouveau. Urgent, très urgent. Sauter dans votre voiture, je veux vous voir immédiatement.

Je pris tout de même le temps de savourer mon thé. On ne savait jamais avec Moreau. Il se pouvait que je me retrouve à l'autre bout de la planète sans pouvoir boire de thé avant un bon moment.

Je descendis ensuite au garage et dus tourner la manivelle dix fois avant que le moteur de ma six cylindres en ligne 20 chevaux réels ne consente à démarrer dans un grand nuage de fumée. Je m'élançai dans les rues vides des quartiers protégés et garai ma décapotable entre

deux charrettes à bœufs juste devant l'immeuble métallique qui abritait les bureaux du journal.

Moreau m'attendait, tout excité. C'était un homme rond au cheveu rare mais porteur d'une moustache blanche soignée qui soulignait les joues légèrement couperosées. Véritable amateur de bon cognac et de bonne chère.

— Eh bien ! me dit-il, vous en faites une tête !

— Oh ! lui dis-je, c'est ma tête habituelle et je ne pense pas que cette journée soit vraiment meilleure qu'une autre.

— Et ça ne vous excite pas, un appel urgent ?

— Oh ! répliquai-je, sans doute l'invasion d'une de nos dernières propriétés agricoles par une bande d'infras sanguinaires, à moins que ce ne soit la découverte par les astros d'une nouvelle drogue psychédélique.

— Je vais, dans ce cas, vous décevoir, admit Moreau, car il s'agit tout simplement d'une éruption volcanique.

Je regardai mon rédacteur en chef.

— Le seul volcan de la planète, dis-je, est le mont Saint Helen 2 et il est situé aux antipodes, en pleine forêt carnivore, un endroit impossible où aucun être humain ne mettra plus jamais les pieds.

— Qu'en savez-vous ?

Moreau fouilla sa serviette et en tira une série de documents photographiques.

— L'éruption du volcan a été très violente, la nuée qui s'est abattue sur la jungle a carbonisé un nombre considérable de kilomètres carrés. Le phénomène a été si intense que le gouvernement d'Hippodamos a décidé d'y envoyer en reconnaissance, le dernier de nos grands avions quadrimoteurs long-courriers.

— Vous voulez parler de *l'Etoile de Virginie*, dis-je.

— Lui-même. Et cet appareil a ramené ces photos.

Il me tendit une liasse que j'examinai avec intérêt.

— Les documents sont remarquables de précisions, dis-je.

— Ces photos ont été prises grâce à un matériel destiné à être monté sur des satellites d'observation qui n'existent plus aujourd'hui, expliqua Moreau. Le gouvernement tenait à obtenir des résultats coûte que coûte.

— Et pourquoi ? demandai-je, surpris. La zone du M.S.H. 2 est sans intérêt pour autant que je sache.

— Ce n'est pas l'avis du président Mac Farow, dit Moreau. Il se trouve que la zone dégradée par la nuée ardente recouvre à peu près l'emplacement des installations de la Société Interplanétaire de Transformation et d'Adaptation de la Vie Carbonée à l'Espace et que certaines de ces installations paraissent intactes.

— Je ne vois toujours pas l'intérêt, dis-je. Il s'agit d'histoire ancienne et ces ruines seront de nouveau recouvertes par la jungle carnivore avant six mois.

— Juste, admit Moreau, et je ne vous aurais pas dérangé si les photos ne nous avaient pas révélé la présence de cet engin. (D'un geste précis, il souligna un détail.) Regardez bien ici.

Fixant mon attention, je distinguai une forme fuselée.

— Une carcasse de vieil interstellaire, dis-je. Il existait un astroport là-bas.

— Exact, mais regardez à présent ce cliché. Il a été pris à l'objectif de haute précision, l'interstellaire y apparaît comme beaucoup moins abîmé que l'on ne pourrait croire et regardez enfin ces deux derniers clichés. Ils révèlent que cette machine est peut-être en état de fonctionner. D'ailleurs, nous l'avons identifiée. Il s'agit de la navette immatriculée 2345, la dernière qu'« IL » put faire venir de la Terre avant que celle-ci n'établisse son blocus complet. « IL » semble, à l'époque, l'avoir placée en réserve et nous avons de bonnes raisons de croire que les réservoirs de carburant souterrains sont disponibles sous la montagne, en théorie donc le 2345 pourrait quitter Standar et rejoindre la Terre ou toute autre planète civilisée. Nous aurions enfin le moyen de forcer le blocus pour appeler au secours et faire connaître notre existence. Je veux, bien entendu, parler de celle des derniers humains intégraux et non pas de tous ces monstres qui nous menacent. Naturellement, il faudra faire vite. Les astros veillent et si jamais ils s'emparaient de ce vaisseau, c'en serait à jamais fini de nos chances de revoir la Terre.

Je réfléchis un instant. Moreau avait raison en ce qui concernait

les astros. Ces individus à gros cerveau et à corps d'araignées malingres avaient été spécialement créés par « IL » pour naviguer. Ils étaient d'une certaine façon la production vedette de « Sa » Société de Génétique Spatiale. Et si l'une de ces demi-méduses parvenait à s'incruster dans le poste de pilotage, c'en serait fait des chances des humains.

— Vous savez à quel point les astros nous haïssent, dit Moreau. Et la grosse inquiétude du président Mac Farow est justement que la nouvelle de cette découverte ne parvienne jusqu'à l'un d'eux.

— Si je comprends bien vous ne m'enverriez pas là-bas pour un reportage, dis-je, mais pour une mission de renseignements.

— Mission ultra-confidentielle, oui !

— Et pourquoi m'avoir choisi, moi ? Un journaliste.

— Vous êtes débrouillard, dit Moreau, et bricoleur. Vous savez aussi bien réparer un vieux moteur d'avion à hélice que faire marcher un char à bœufs et vous possédez l'art des contacts avec les infras et les autres, en un mot vous êtes l'homme désigné pour une mission spéciale de cet ordre.

— Et si j'accepte, dis-je, je devrai me laisser parachuter car je suppose que *l'Etoile de Virginie* ne pourra pas se poser là-bas.

— *L'Etoile de Virginie* a accompli son dernier voyage, dit Moreau. Au retour de sa dernière mission, un moteur a lâché et les trois autres ont été grillés par la surchauffe. N'oubliez pas que cet avion est âgé de deux cents années. Plus aucune pièce de rechange. Non, il vous faudra voyager autrement.

— Ah ! dis-je. Et comment ?

Moreau se leva et me montra la carte de la planète affichée sur le mur. Sur le continent nord, une bande jaune délimitait les régions définitivement contaminées par la jungle carnivore et les zones épargnées.

— Vous prendrez le *Téledanta Express*, dit Moreau.

— Ce tacot empli de punaises géantes et tiré par des machines à vapeur toujours prêtes à exploser !

— Pouvez-vous me suggérer un autre moyen ?

— Confiez-moi un avion monomoteur. Il en existe encore quelques-uns.

— Vous vous souvenez de votre dernière expérience ?

Je baissai le nez. Il n'était pas agréable de voir l'huile gicler sur le carénage surtout lorsque le vieux biplan aux ailes de toile survolait un désert brumeux.

— Le *Téledanta Express* a l'avantage de fonctionner correctement, reprit Moreau. Les draps de votre couchette seront changés tous les jours, l'ordre en a été spécialement donné. Voici votre laissez-passer. Le commandant militaire de la zone vous accueillera à la gare de la Limite. Il est prévenu et fera tout pour faciliter la suite de votre mission.

— Si vous croyez que je vais accepter d'aller camper dans ces plaines affreuses, juste au moment des cyclones de saison jaune, en compagnie de légionnaires mercenaires infras, vous vous trompez, Moreau ! Il faudra chercher quelqu'un d'autre.

— Je vous répète qu'il s'agit d'une mission extrêmement délicate, insista Moreau.

— Envoyez Calance ou Midelton.

— Je ne veux pas de paléos, expliqua Moreau. Ils seraient capables de filer en brousse pour rejoindre les leurs. Non, je désire un intégral qui en a vu des dures. Vous êtes le seul, Plat.

Il se leva et tira de ses archives un paquet de journaux.

— J'ai préparé ces exemplaires pour vous, me dit-il, ce sont des journaux parus à l'époque où « IL » est arrivé sur cette planète. Jetez seulement un regard sur les titres, celui-ci, par exemple : *MIRACLE AU TELEDANTA. Les premiers exemplaires de robots biologiques de type infra-humain sortent des chaînes de production.* Ou celui-là : « IL » promet de sortir prochainement des *ASTRONAUTES améliorés.* Ou encore : « IL » lance en grand *L'EXPÉRIMENTATION Alpha* visant à créer de toutes pièces des plantes adaptées à toutes les planètes, y compris celles de type lunaire ou martien dépourvues d'atmosphère.

Moreau me fixa.

— Savez-vous pourquoi les gens de l'époque l'ont appelé « IL » ?

— Vraiment pas, avouai-je.

— Vous pouvez feuilleter ces journaux à perte de vue, vous trouverez quantité d'explications sur « Ses » méthodes de travail, « Ses » connaissances biologiques, l'infrastructure de « Ses » laboratoires de recherches et des usines de production, mais jamais vous ne trouverez « Sa » photographie ou « Sa » description. Tout se passe comme si « IL » n'avait jamais existé ou si « IL » avait servi de couverture à un être non présentable... ou non humain. Vous me comprenez ?

— Pas très bien, dis-je.

— Eh bien, j'espère que vous me comprendrez plus tard. En tout cas, cette éruption volcanique a mis à jour les endroits les plus secrets de cette planète et c'est le moment ou jamais de chercher à comprendre ce qui s'est passé autrefois là-bas... ou ce qui s'y passe encore !

— Je croyais qu'il s'agissait d'aller repérer un vieil interstellaire et d'empêcher les astros de s'en emparer.

— C'est là un des buts de l'opération, admit Moreau, et le plus important sans doute, mais je pense qu'un supplément d'informations à propos d'« IL » lui-même serait extrêmement appréciable. Notre future reprise de relations avec les planètes de l'Empire terrien ne pourra en effet avoir lieu que si nous sommes en mesure de les rassurer à propos des menaces de contamination et d'invasion par une « Chose » de la nature de « IL ». C'est à cette seule condition que nous pourrions espérer revoir un jour un grand interstellaire en provenance de la Terre posé sur l'astroport d'Hippodamos.

Il me fixa.

— Je connais votre dévouement à la cause des humains de Standar, me dit-il, et je suis sûr que vous ferez le maximum pour nous renseigner sur ce qui se passe exactement là-bas dans le Télédanta. Rentrez chez vous. Il vous reste peu de temps pour préparer vos affaires, le train quitte Hippodamos ce soir.

Il quitta la pièce d'un pas raide ; je l'entendis descendre les marches. Aller au Télédanta ! Me faire dévorer par les moustiques mutants ou les hyptères ! ou encore me faire attraper par une de ces lianes carnivores dont on disait qu'elles produisaient jusqu'à vingt litres de sang frais par jour. Tout cela pour retrouver la carcasse rongée d'un vieil interstellaire même pas bon pour les archéologues. De rage, je séchai mon verre d'un trait et sortis dans la chaleur brûlante.

CHAPITRE III

— Votre wagon est prêt, monsieur.

Le chef de gare, bien droit sous sa casquette, s'était incliné avec respect tout en me faisant franchir la barrière étroite qui coupait le quai en deux. D'un côté les rares privilégiés de ma sorte, de l'autre la foule grouillante d'infras employés dans les vastes exploitations agricoles de la périphérie qui s'entassaient dans les wagons de bois vert et rouge dont la peinture fraîche se couvrait déjà de champignons. Un astro assis dans son fauteuil roulant passa, nous décochant un regard empli de haine. Personne ne savait comment la Sidérale d'Adaptation avait réussi à produire de tels monstres, aucune femme, jamais, n'avait accouché d'un astro et l'on murmurait qu'ils sortaient d'œufs artificiels, couvés dans la jungle, dans des abris bétonnés créés par « Il » du temps de sa puissance.

— On ne passe pas ! dit le chef de gare en repoussant l'astro.

Puis s'adressant à moi :

— Votre wagon sera gardé en permanence par une escouade d'infras de l'armée régulière, commandés par un officier humain. (Puis levant les yeux vers moi qui le dominais de trente bons centimètres :) Est-ce bien vrai ce que l'on dit, monsieur, que la Terre a enfin décidé de cesser le blocus et de nous venir en aide ?

Ses yeux avaient brillé d'espoir au moment où il m'avait posé la question.

— Je n'en sais rien, dis-je, gêné de le décevoir.

Je montai dans le wagon, entrai dans le salon qui sentait le désinfectant et la cire mêlés et, l'esprit vide, regardai par la fenêtre couler les eaux sales de la rivière Ulgoo. Des papillons géants venus des jungles lointaines rasaient l'eau du fleuve, puis remontaient dans le ciel pour fuir les vampires ailés qui les pourchassaient sans cesse. Des barques passèrent, chargées d'infras, leurs voiles noires tendues par le vent tiède.

Le train démarra à la nuit tombante ; la route qui longeait la voie s'était peuplée de carrioles et de troupes de piétons misérables. Les

lampes à huile qui éclairaient cette voie publique donnaient aux murs des mesures des ombres presque vivantes.

Le train allait lentement. Les roues heurtaient violemment les rails mal joints et j'entendais haleter la machine qui crachait de lourds panaches d'une fumée noire qui sentait la tourbe.

Mon wagon était un vaste salon de séjour décoré de velours rouge, d'un lit autoportant datant de la colonisation terrienne et d'un système vidéo démolé. Dans un coin, une vieille télé 3-D diffusait des images brouillées et mal colorées ; au-dessus de la porte étaient accrochés une carte de la Galaxie et un portrait imaginaire de « IL » dont on distinguait à peine le crâne sous la vitre poussiéreuse ou mangée par les champignons vitriphages que personne ne savait combattre. En face de « Son » portrait trônait celui du maître président Mac Farrow dessiné au milieu d'une foule d'êtres vivants plus horribles les uns que les autres. C'était là une des productions publicitaires qui avaient inondé la planète au temps de la grande espérance et on y lisait le slogan qui affirmait :

Pour conquérir la Galaxie l'homme prendra toutes les formes nécessaires. Financez ! La Sitave fera le reste. Obligation 16,75 %, exonérés d'impôts.

L'esprit un peu embrumé, je me laissai aller à réfléchir. Pourquoi avais-je accepté cette mission ? À cette heure j'aurais pu être au *Terra Club* où un portier, en grand uniforme, m'aurait salué d'un retentissant « Bonjour, monsieur l'intégral ! » J'aurais franchi le vestibule dallé de marbre, gravi l'escalier de cuivre à la rambarde ouvragée et je serais entré dans le salon d'acajou. Là, le *butler* Sam Dwelling m'aurait servi un cherry et j'aurais pu, tranquille, à l'abri de tout souci, rêver à la planète Terre.

L'entrée de l'ordonnance paléo me tira de ma rêverie.

— Je vous ai préparé un bain, monsieur l'intégral, sans trop de chlore ; la note de service vous concernant stipule que vous êtes résistant aux champignons.

Le bain sans chlore était le luxe suprême des privilégiés.

— Moreau a bien fait les choses, dis-je.

— Je suis en effet chargé de vous faire oublier la durée du voyage, reprit l'ordonnance.

Ce soldat n'était pas un infra mais chose extrêmement rare, un

paléo. Contrairement aux infras qu'« IL » avait créés à partir d'un mélange confus de gamètes de gorilles, de chimpanzés et d'autres souches de primates non humaines, les paléos étaient des humains de type ancien sans doute sélectionnés pour la modicité de leurs besoins et leur adaptabilité aux milieux sauvages.

Seuls, sur Standar, les paléos étaient capables d'affronter la jungle carnivore et d'y vivre ; en contrepartie ils étaient très rares à partager l'existence des humains intégraux.

J'observai celui-là : les yeux vifs intelligents, tout l'inverse du regard trouble et hypnotique des brutes infras.

— Quelles sont les raisons qui vous ont poussé à entrer dans l'armée d'Hippodamos ? demandais-je.

Il eut un sourire ambigu.

— Le principal est que je sois à votre service, dit-il. (Puis me montrant la porte du bar d'acajou annexé au wagon :) Moreau a fait préparer quelques bonnes bouteilles d'Euphor, de l'ancien authentique... Il faut avant tout que vous gardiez le moral.

Je passai ainsi des jours et des jours à entendre haleter la machine pousive et les roues métalliques du wagon heurter les rails mal joints en cadence, des jours à respirer la fumée âcre de la tourbe que des meutes d'infras chargeaient dans le tender tous les deux cents kilomètres.

Une première fois, le ventilateur qui brassait l'air stoppa parce que les accus du wagon étaient vides et que l'unique dynamo du convoi ne fournissait plus de courant. Le jeune paléo organisa un éclairage au pétrole puis ce fut au tour du frigo de tomber en panne ; je bus mon Euphor accompagné d'eau tiède et augmentai régulièrement les doses pour ne plus entendre les meutes d'infras glapir à chaque arrêt pour trouver une place sur les tampons ou sur le toit. Enfin, nous entrâmes en gare de la Limite. Une escouade de soldats infras en uniforme vert olive, armés de fusils d'assaut, dégagèrent les voyageurs de gré ou de force. Je continuai seul avec mon escorte au travers des immenses plaines de cailloux jaunes qui constituent les abords désertiques de la région que l'on nomme le Grand Télédanta. Le convoi stoppa définitivement le long d'un remblai de pierres noires. Une simple borne marquait cet endroit : « Kilomètre 13021. » J'entendis la machine souffler en cadence tandis que les soldats infras jappaient des ordres contradictoires.

Dans ce désert sans routes ni pistes, une jeep bosselée attendait, au volant un officier intégral au teint jaune, l'air épuisé.

— Plat-S-Comwald je suppose, dit-il en me voyant approcher, sautez en voiture et ne vous occupez pas de vos bagages. Mes infras les déchargeront et un command-car amènera le tout à l'hôtel.

Je m'installai à ses côtés.

Le chauffeur démarra et monta ses vitesses en faisant crier les pignons.

— La voie ferrée est coupée juste avant la ville, expliqua-t-il, un commando, la nuit dernière, comme pour saluer votre arrivée.

Il conduisait brutalement, faisant voler les pierres coupantes sous ses pneus qu'étant donné la pénurie, il aurait pourtant dû économiser avec soin. Puis, au sommet d'une colline, me montra la ville qu'éclairaient les derniers rayons du soleil rouge de Standar.

— Ce patelin s'appelait « IL » City, expliqua-t-il en me désignant une série de bâtiments préfabriqués alignés en ordre. Et l'hôtel est abrité par la tour centrale. En réalité, cet endroit servait de comptoir commercial à la Sidérale d'Adaptation au temps de sa puissance. C'est ici qu'ont été mis en vente les premiers esclaves infras destinés aux colonies planétaires insalubres. « IL » prétendait que le marché de ce genre de production serait immense.

Il me montra une œuvre publicitaire délavée encore fixée à un panneau métallique. « Là où l'homme ne peut vivre ni travailler, l'infra fera le nécessaire », disait l'affiche.

Il rétrograda pour aborder la pente raide, faisant miauler le moteur qui lâcha une pétarade de ses soupapes moribondes.

— Dans ces conditions, reprit-il comme pour se parler à lui-même, « IL » aurait bien fait de ne pas munir ces sauvages d'un sexe. Ils se reproduisent comme des lapins et pour une centaine de milliers que nous avons réussi à discipliner et à enrôler dans l'armée régulière, ils sont sans doute des millions à traîner dans la jungle carnivore. En avez-vous beaucoup à Hippodamos ?

— La ville en fourmille et il devient de plus en plus difficile de s'en protéger ; la seule méthode a été de créer une milice infra. Ils se surveillent ainsi les uns les autres.

— Le pire, reprit mon chauffeur, est que l'on vient de s'apercevoir

que ces brutes sont dotées de récepteurs télépathiques puissants.

Il me regarda et ses yeux lavés marquaient un épuisement moral profond.

— Des récepteurs télépathiques branchés sur quels émetteurs ? demandai-je.

— Les cerveaux astros, de cette manière, ces sales méduses peuvent commander à distance des commandos infras.

De la main, il me désigna le pont métallique effondré.

— Voilà le résultat et ce n'est qu'un début.

— Mais, dis-je interloqué, tout cela est nouveau. Nous ne savons rien de ces événements à Hippodamos.

Il freina violemment pour éviter un convoi chargé de soldats infras qui descendait la rue toutes sirènes hurlantes dans un immense tourbillon de poussière.

— Les planqués d'Hippodamos auront bientôt l'occasion d'apprécier le changement, dit-il en réenclenchant la première.

Je fis un bond sur mon siège, me cramponnai pour ne pas être éjecté dans le virage puis mon chauffeur stoppa brusquement devant une tour d'une vingtaine d'étages aux fenêtres encore munies de leurs glaces de verre fumé.

— Le *Standar Hôtel* ! Piscine, bar terrien, Club Impérial. Vous y serez bien. Le commandant vicomte Parcor de la Muletière de Saint-Arnaud vous y souhaite un agréable séjour.

Il se tourna vers moi.

— Je crois que vous vous connaissez !

— En effet, dis-je. Il prétendait descendre d'une grande famille terrienne.

— Il le prétend toujours, dit l'officier. Il vous contactera dès que vous aurez récupéré des fatigues de votre voyage.

Je ne devais pas avoir l'air très frais, car il ajouta :

— Je crois que vous en avez sérieusement besoin.

CHAPITRE IV

— Salut, Plat !

L'imposante silhouette de Parcor s'encadra dans la porte. Je n'avais pas revue le cher commandant vicomte depuis la fin de nos études communes, mais il avait conservé ce style trop repassé qui me gênait déjà tant lorsque nous étions condisciples. Et il s'était habillé en mon honneur pour venir au *Standar Hôtel*, souliers noirs vernis, pantalon aux fines rayures grises et noires, demi-redingote, le tout souligné par cette extraordinaire barbe cirée qui témoignait du souci qu'il prenait de lui-même. Il considéra d'un œil critique mon allure négligée et le vêtement de brousse fripé dans lequel je suais depuis mon départ d'Hippodamos.

— Tu devrais faire un effort et te tenir mieux que ça, me dit-il brutalement, rien que pour montrer que tu es un intégral et non pas un lémure, ni un infra.

Il alla vers le bar, demanda au barman s'il avait du scotch d'Aberdeen et, devant sa réponse négative, revint vers moi.

— Ne restons pas ici, dit-il, nous ne serions pas tranquilles ; ce que nous avons à nous dire est ultra-confidentiel.

Je le suivis. Il allait à grands pas dans les couloirs, écrasant sous ses vernis les cloportes géants qui pouaient atrocement lorsqu'ils éclataient en laissant gicler un liquide interne d'un vilain vert zébré de traces rouges.

— Le fumoir est spécialement insonorisé, nous y serons bien pour parler.

Il entra dans la pièce aux murs couverts de molletons, demanda à l'hôtesse paléo de sortir et ferma la porte. Ensuite il s'assura que les fenêtres étaient bien closes, ouvrit un placard, en sortit une bouteille de cognac véritable puis un cigare de Standar façon havane et servit lui-même.

— À la Terre !

Il dégusta, posa son verre et me fixa.

— As-tu la moindre idée de ce que représente le Grand Télédanta ?

— J'ai vu des photos prises par avions, dis-je, et j'en ai survolé une partie à bord de mon biplan, il y a quelques années.

— Une petite partie en effet ! grogna-t-il.

Il se leva, me montra une carte accrochée au mur.

— Le Grand Télédanta, c'est d'abord ce désert de cailloux rouges. Un climat sauvage : la saison sèche y dure perpétuellement, entrecoupée de pluies qui peuvent ne se produire que tous les cent cinquante années, aucune créature vivante ne peut se hasarder dehors durant la journée, sous peine de périr totalement déshydratée. Sur le sol couvert de poussière rouge, la température peut dépasser 75 °C et les petits animaux qui renaissent curieusement à chaque période humide passent la totalité de leur temps à dormir dans des crevasses. Ce désert effroyable était, avant la venue de l'homme, le domaine du dragon de Khor, une sorte de lézard géant qui vivait plus de mille années avec des périodes de sommeil pouvant atteindre cinquante ou cent ans et dont toute la vie était dominée par l'événement majeur de ces régions, la pluie du siècle. Le dragon de Khor a aujourd'hui disparu, englouti par la jungle, pire encore que le désert. Lianes carnivores, sphinx terrestres, hyptères et papillons vampires, sans compter les mouches venimeuses, les infras et les paléos retournés à la vie sauvage. Naturellement, la jungle avance un peu plus chaque jour et rien ne saura stopper sa progression. Les premiers bosquets de plantes carnivores commencent à se former aux portes mêmes de cette ville. (Parcor sourit.) Il fait toujours aussi chaud au Télédanta mais au moins, maintenant il y a de l'ombre.

Son verre en main, le commandant regarda amoureuxment le liquide ambré danser à la lumière des lampes électriques à incandescence alimentées, luxe suprême, par un groupe électrogène dont on entendait gronder le diesel dans le lointain.

— Lorsque j'ai accepté le commandement du corps d'armée qui tient cette région on croyait encore possible d'enrayer cette avance à coups de bombardements chimiques et hormonaux, depuis on y a renoncé pour des tas de raisons que tu connais sans doute, mais ils se sont alors imaginé à Hippodamos qu'une intervention directe à coups de lance-flammes et de bulldozers pourrait avoir un minimum d'efficacité. Pour effectuer cette besogne insensée je disposais jusqu'à ces jours derniers de 120000 soldats infras à peu près éduqués et des derniers stocks de pétrole raffiné que possède cette planète.

— Pourquoi parles-tu au passé ? demandai-je.

— Je parle au passé, dit Parcor, parce que cette armée dont je disposais n'existe plus.

— Une armée ne se volatilise pas en deux jours, dis-je.

— Mais elle peut désertre, dit Parcor, et c'est ce qui s'est produit. Ces brutes ont quitté leurs casernements en emmenant le matériel lourd, chars, lance-flammes, bulldozers, camions-citernes pleins et la totalité des munitions. Ils ont même pris la peine de faire sauter les ponts derrière eux pour ralentir une improbable poursuite.

— Mais, c'est incroyable, dis-je. Je croyais ces primates encadrés par des humains intégraux et totalement dévoués à notre cause.

— C'est ce que nous pensions, soupira Parcor, mais cette nuit, Morweke que tu devais rencontrer a été assassiné et en même temps que lui la majorité des officiers d'encadrement humains. Il s'agit d'un soulèvement général.

Je venais d'avaler une gorgée de cognac et dus me retenir pour ne pas la recracher.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Tu as bien entendu, Plat. C'est un coup des astros. Ces monstres nous haïssent parce que nous possédons un corps humain intégral et qu'ils ne sont eux que d'énormes cervelles dotées d'un corps de méduse. Les astros veulent conquérir Hippodamos et nous détruire. Ils avaient l'intelligence, il leur manquait la force brutale, ils l'ont maintenant.

Je posai mon verre sur la table d'acajou dont le bois avait été autrefois directement importé des très lointaines forêts tropicales de la planète Terre. C'était folie d'avoir amené ce bois de si loin, mais à la haute époque de l'Empire, chaque club intégral avait possédé la sienne. C'était un bel objet qui s'accordait à merveille avec la barbe cirée du commandant vicomte.

— Crois-tu vraiment que le désir de puissance des astros soit la véritable raison de cette soudaine attaque ? demandai-je.

— Donne m'en une autre, répliqua-t-il.

Je résumai rapidement les faits que m'avait rapportés Moreau. Éruption du M.S.H. 2 et découverte par *l'Etoile de Virginie* de

l'interstellaire. Parcor écouta attentivement.

— Voilà donc pourquoi ils t'ont envoyé, dit-il.

— Exactement, dis-je. Aucun moyen de transmission des informations ne leur est apparu assez sûr, ils ont pensé que je serais plus discret que n'importe quel télégraphe avec ou sans fil.

— Précautions inutiles, reprit Parcor. Les astros sont bien renseignés et ont des espions partout. Il est probable qu'ils savent déjà tout à propos de cet interstellaire car ils possèdent des antennes au sein même de la jungle carnivore. Là où aucun intégral n'osera jamais pénétrer.

Il reprit la bouteille de cognac et réapprovisionna largement nos verres.

— Pourtant, à la réflexion, je ne vois pas dans cette information le germe d'un soulèvement général tel qu'il vient de se produire.

— Pourtant si, expliquai-je. Réfléchis donc. Un interstellaire en état de marche représente pour les astros un moyen inespéré de forcer le blocus terrien. Si jamais ces méduses parviennent à s'emparer de cette machine, tous les espoirs leur seraient permis.

— Tu me permettras d'en douter, répliqua Parcor. Un vieil interstellaire à bout de souffle ne représente pas une bien grande menace pour un empire aussi puissant que ne doit l'être l'Empire terrien à l'heure actuelle.

— C'est bien là que tu te trompes, dis-je. Les astros sont des êtres dont nous ne savons que peu de choses. Leur moyen de reproduction nous est inconnu. Certains, qui se disent bien informés, prétendent que « IL » a constitué un stock d'œufs d'astros dissimulé quelque part au sein de l'immense jungle carnivore. Imagine donc qu'un seul astronef dirigé par eux se pose sur une planète maîtresse pour y déposer ces œufs en silence. On peut d'ailleurs imaginer quantité d'autres scénarios allant de l'attaque d'astroports terriens par des armées d'infras à l'arraisonnement d'astronefs solitaires navigant paisiblement dans le cosmos. Une fois contaminés, ces appareils diffuseraient les astros dans tout l'Empire en un temps record.

— Inquiétant en effet, admit Parcor.

— Il s'agit donc d'une menace de première grandeur, repris-je, et c'est pour t'inciter à monter une contre-attaque immédiate que j'ai été envoyé ici d'urgence.

— D'urgence, dit Parcor, tu me permettras d'en douter. Pour activer les choses, ils auraient pu t'expédier par *l'Etoile de Virginie*. Nous disposons d'un bon aéroport ici.

— Le quadrimoteur est à la ferraille, dis-je.

— Et le dirigeable *Hindenburg II* ? Cet appareil-là fonctionne encore, mais naturellement, ils se le gardent pour fuir en cas de pépin !

— Fuir ! Où cela ? ricanai-je.

— Je n'en sais rien, avoua Parcor, mais je soupçonne ces gens d'Hippodamos de toutes les lâchetés. Il n'y a plus dans cette ville pourrie qu'un ramassis de lavettes.

— C'est un jugement un peu rapide, dis-je, et tu devrais songer que notre sort risque de n'être pas plus brillant que celui des gens de la ville si cette révolte qui vient d'éclater gagnait la totalité de l'armée de Standar.

— Je ne sais pas ce qui se passe ailleurs que dans les unités que je contrôle, avoua Parcor, mais j'imagine que partout la situation peut devenir sérieuse et je ne vois pas comment nous pouvons espérer agir efficacement sans armée, sans matériel et sans réserves de carburant.

Le sourire énigmatique de mon ordonnance surgit dans ma mémoire.

— Et les paléos ? dis-je.

— Notre armée compte une douzaine de ces gens tout au plus, dit Parcor ; tu sais bien qu'en général, il préfèrent leur liberté à toute forme de service...

D'un geste machinal, il lissa sa barbe qui n'en avait nul besoin. La cire spéciale dont il l'enduisait méthodiquement l'englobait totalement ne laissant aucune chance au moindre poil follet.

— ... À moins que ceux de la jungle... Ils détestent les infras et la nouvelle de la révolte les inquiétera certainement.

— Serait-il possible de nouer des contacts avec ces paléos ?

— Les contacts sont noués en permanence, répondit le commandant ; j'ai toujours pris soin de maintenir moi aussi des antennes en jungle. Laisse-moi réfléchir.

— Mais nous sommes pressés ! objectai-je.

« La situation ne permet pas l'hésitation. »

— Qui parle d'hésiter ? répliqua Parcor. Je dis seulement que nous ne pouvons pas quitter cette ville au hasard, mais sois sans inquiétude, je dispose de certains moyens de contact rapide (il eut un sourire légèrement méprisant) dont je ne te parlerai pas parce que tu les critiquerais ou les trouverais inefficaces, mais grâce à leur emploi la décision que tu sollicites sera prise très vite... Sans doute avant demain matin.

— Ah non ! dis-je, tu ne vas pas recommencer comme autrefois et me parler de magie ou de télépathie !

— Assurément pas, dit Parcor, mais seulement de sorcellerie... De sorcellerie toute simple.

Il leva son cigare et regarda monter la fumée dans l'air tranquille. Dans le lointain, le groupe électrogène eut un hoquet de la belle lumière électrique cessa de briller dans les ampoules de verre.

— Sois prêt au départ pour 11 heures ce soir, me dit Parcor.

CHAPITRE V

Une jeune paléo me servit le dîner dans la grande salle à manger déserte, puis je montai rassembler mes affaires : machette, lunettes de soleil, machine à écrire et papier recyclé. Le commandant vicomte arriva à onze heures précises, vêtu d'une tenue de brousse raffinée avec poches multiples et suivi de deux porteurs paléos qui transportaient ses malles. Deux sentinelles infras gardaient la porte arrière du parc et l'une d'elles s'étonna.

— Le mot de passe, s'il vous plaît ?

Sur un signe de Parcor, deux sarbacanes sifflèrent et les minuscules fléchettes vinrent se loger dans la base du cou des soldats rebelles. Ils se tassèrent en silence, libérant ainsi le passage.

— Ces poisons de la brousse de Télédanta sont très efficaces, mon cher, dit Parcor en donnant d'un geste l'ordre d'avancer à ses hommes.

Quelques candélabres à huile accrochés aux anciens réverbères électriques éclairaient la zone que nous traversions d'une lueur mouvante, à gauche, je distinguai l'éclairage plus soutenu du centre-ville et à droite s'étendait le désert jusqu'à la ligne la plus sombre des montagnes.

— Les rebelles ont établi un cordon de surveillance tout autour de la ville, expliqua le commandant, mais pour détecter leurs sentinelles, je dispose d'une paire de jumelles de combat nocturne.

Il me tendit l'objet. L'aura de chaleur dispersée par le corps de nos adversaires dessinait des silhouettes très nettes dans l'oculaire.

— On pourrait les tirer comme des cibles de stand, dit Parcor, mais cela ne servirait à rien ; pour trois que nous abattrions, cent nous tomberaient dessus.

Je lui rendis ses jumelles.

— Ces brutes sont reliées entre elles par un système télépathique spécial que nous ne savons pas perturber, reprit le commandant, pas plus que nous ne savons intercepter le flux qui les relie à leur cher astro.

— Ce serait pourtant le meilleur moyen de les combattre, dis-je.

— J'y ai pensé, dit Parcor, et j'ai peut-être trouvé un début de solution.

— Et quel moyen ?

— Les pouvoirs d'une sorcière, dit Parcor.

J'avais beau connaître le goût de mon camarade pour les déguisements du passé et les excentricités soigneusement choisies, celle-là me paraissait dépasser la mesure.

— Une sorcière ! Vraiment.

— Je vois que tu as conservé ton esprit rétréci par la logique qui fut celle de nos maîtres scolaires, répliqua sentencieusement Parcor, mais dis-toi bien qu'ici, au Télédanta, elle ne vaut plus rien. Nous savons tout juste recréer de vieux avions biplans et des locomotives du type Stevenson 1860, mais pas survivre au milieu des lianes.

— Nous avons perdu la technologie de haut de gamme, avouai-je, mais ça n'a pas été une affaire de logique. Il faut se dire que nous ne disposons ni des usines ni des banques de données. Il est déjà merveilleux que nous ayons su reconstruire des moteurs simples et des chaudières qui fonctionnent.

— Peut-être, dit Parcor, mais les paléos, eux, ont été capables de s'adapter à cette jungle qui sera sans aucun doute l'avenir de cette planète et, eux, ont réussi grâce à l'aide de leur sorcière.

La lueur blafarde de Saros, le plus gros des deux satellites de Standar, éclairait les talus et les haies de venimeux qui coupaient la campagne comme s'il s'était agi d'un calme bocage. Nous avançons à un rythme régulier, évitant avec soin les pointes aiguës des aroyes et les bulbes violets, dont les monticules annonçaient la prochaine naissance d'un buisson de lianes.

— C'est ainsi que cette jungle gagne du terrain, expliqua Parcor ; d'abord poussent les venimeux, ensuite les aroyes, puis les lianes, mais lorsque ces dernières atteignent leur développement maximum, elles étouffent toute autre forme de vie.

Il me prit le bras et me fit légèrement dévier de ma route.

— Prends garde à tes bottes et ne les laisse pas s'abîmer ; ta survie dépend de leur imperméabilité totale, me dit-il.

Devant nous, des pentes caillouteuses. Les pierres crissaient sous mes semelles. Ma respiration se faisait saccadée. L'homme de la ville que j'étais supportait mal l'effort physique qui m'était demandé.

— Nous arrivons, dit Parcor.

Il me montrait un tas de ruines guère plus hautes qu'un enfant, des tuiles cassées, quelques morceaux de briques. Une levée de pierres supportant une table cosmique ancienne avec ses signes tandis que plus loin se dressaient les ruines d'un ancien astrophot. La tour de contrôle disparaissait sous des orties arborescentes.

— Nous attendrons ici, dit Parcor, à l'abri de ces plantes venimeuses.

Une phalène immense s'était empalée sur l'un des harpons coupants de l'ortie géante. L'insecte se débattait avec vigueur et son sang blanchâtre et phosphorescent dégoulinait jusqu'au sol où grouillaient des larves affamées. Je regardai le cadran de ma montre. Il était exactement une heure trois minutes.

Adossés sous le couvert végétal, nous étions invisibles. Saros baissa sur l'horizon. Il fit nuit noire. La clarté de Centaurus, grosse seulement comme une orange, ne parvenait pas à dissiper cette ombre. Je sursautai. Juste derrière ma tête, une voix appelait :

— Venez, monsieur l'intégral... Doucement.

L'ombre rampa jusqu'à la limite du bosquet d'orties et imita le brusque frôlement de la phalène géante qui s'envole.

Dans la plaine le même bruit se répéta deux fois. Je sentis une main agripper ma manche et suivis. Je devinais plus que je ne voyais la haute silhouette de Parcor qui avançait devant moi.

Nous traversions une zone mixte, mélange de roches abruptes et de buissons géants. Notre nouveau guide traçait un chemin ferme dans ce dédale. C'était un très petit être d'un mètre cinquante au corps harmonieux et à la musculature bien dessinée dont je devinai les cheveux clairs et la peau très blanche dans la vague lueur de Centaurus. Des anneaux de cuivre ornaient ses oreilles, tandis qu'un couteau d'obsidienne pendait à sa ceinture de cuir ouvragé.

— L'existence de ces tribus de paléos représente à mes yeux le plus grand des miracles de Standar, m'expliqua Parcor.

— Mais d'où sortent-ils ? demandai-je.

— « IL » les a créés à partir de gamètes humains particulièrement sélectionnés, couvés en laboratoire, expliqua le commandant. Les paléos disposent d'un système télépathique doublé d'un pouvoir d'adaptation supérieur à celui des humains intégraux... Naturellement, nous ignorons tout des intentions profondes du maître biologiste mais le résultat est assez probant. Ces paléos humains survivent magnifiquement, et la jungle carnivore semble même leur obéir par moments.

Notre colonne progressait sans prendre de précautions, protégée qu'elle était pas l'obscurité et par l'intense barrage télépathique émis par une paléo spéciale, mi-boiteuse, mi-bossue ; la fameuse sorcière annoncée par le commandant vicomte. Cette infirme ne pouvait pas marcher longtemps, aussi deux porteurs la véhiculaient sur une chaise spéciale. Sous nos pieds, le terrain très vaguement éclairé par l'infime lumière de la lointaine Centaurus se faisait plus escarpé et la végétation devenait rare. Seuls quelques petits buissons de venimeux parvenaient à survivre à cette altitude, et autour de nous la montagne dessinait une énorme falaise qui nous enserrait de ses murailles obscures, tandis qu'une masse sombre et menaçante barrait le fond de cet amphithéâtre.

— Voici le pays des paléos, me dit Parcor. Les paléos aiment leur liberté avant toute chose et c'est ici qu'ils ont échappé à l'emprise de leur procréateur industriel, pour se construire une vie indépendante curieusement semblable à celle de leurs très lointains ancêtres terriens. Bien sûr, ils nous méprisent, ils jugent Hippodamos décadente et finie, ils détestent « Sa » mémoire, « Lui » qui pourtant leur a donné leur chance, mais leur haine des infras et des astros dépasse tout autre sentiment et pour le combat que nous menons, ils seront de fidèles alliés.

Le chaos de pierres que nous traversions prenait des proportions cauchemardesques ; ce n'était pas un éboulis mais un désastre du début des âges, une roche vitrifiée par des milliers d'éruptions successives, un torrent de magma figé sur lequel prospéraient par miracle de minuscules mais innombrables lianes carnivores. À cette altitude, la chaleur des basses vallées se faisait moins forte, mais nous marchions surtout de nuit. Au jour levant, notre caravane franchit un col de haute altitude et pour la première fois de ma vie, je pus mesurer du regard l'immensité du Télédanta. La jungle s'étendait à perte de vue devant moi, de sommet en sommet, et le rayonnement déjà intense du soleil levant activait la poussée formidable des végétaux monstrueux. J'imaginai un instant dans ce décor, la lente progression de l'armée de Carson avec ses infras encadrés d'officiers

astros innombrables. Ces astros surgis de nulle part, mais que la publicité de la Sidave avait si bien su vendre à l'humanité. C'était vrai que naviguer dans le cosmos avait toujours posé problème aux humains. Au début, on s'était contenté de constater que les trois quarts du sang remontaient dans la tête et dans le cou des cosmonautes et que cet afflux sanguin se traduisait par un nouveau type de malaise. Et lorsque les caméras filmaient les hommes de l'espace, elles montraient leurs veines jugulaires et leurs paupières anormalement gonflées et surtout les muscles des jambes atrophiés. Longtemps les astronautes avaient été contraints à deux heures de pédalage par jour sur des vélos-ergomètres, seul moyen que l'on ait trouvé pour réduire les méfaits de l'apesanteur sur le débit sanguin, puis on avait tenté de créer une apesanteur artificielle mais sans succès véritable. C'était alors qu'« IL » avait lancé l'idée d'une manipulation génétique permettant de créer de véritables spatonautes adaptés. Le problème, c'était qu'une fois créés les astros avaient développé une incroyable volonté de puissance. Corps d'araignées et têtes énormes supportant un cerveau comme jamais la Galaxie n'en avait connu. Le résultat devenait visible. Les astros, aujourd'hui, émettaient à volonté leurs ordres télépathiques et dominaient les infras. Je les imaginai trouvant enfin un interstellaire en état de fonctionner et entreprenant une conquête impitoyable de l'Univers. Ce serait à coup sûr la fin de l'espèce humaine ou au moins de ce qu'elle avait été, pensais-je, tandis que j'écoutais le cri d'oiseaux féroces dont la description ne figurait dans aucune encyclopédie.

La colonne avait repris sa marche. Soudain, devant nous, l'entrée d'une grotte qu'éclairaient quelques lampes à huile.

— Je crois que nous y sommes ; j'espère que la promenade n'a pas été trop dure pour toi.

Je ne relevai pas l'ironie. Parcor avait accompli le trajet avec une aisance apparente qui m'étonnait tandis que je soufflais comme un phoque. Nos guides entrèrent dans un couloir taillé dans une veine de roches brillantes dont les éclats polis comme du cristal renvoyaient la lueur jaune des lampes à huile ; une vingtaine de pas nous conduisirent dans une vaste salle dans laquelle se tenait une masse compacte d'hommes et de femmes qui nous observaient en silence. Ils étaient les premiers paléos indépendants que j'avais l'occasion de rencontrer ; quelle différence avec les brutes infras, leurs fronts bas, leurs mâchoires massives, leurs petits yeux porcins et avides. Ceux-ci possédaient tous des membres fins, un corps équilibré, un regard sensible et dépourvu de violence. Mais tous semblables comme s'ils étaient jumeaux.

Du fond de la pièce une voix grave s'éleva.

— Bienvenue à nos hôtes et amis humains intégraux et que soit à jamais maudite la mémoire de l'inferral manipulateur génétique procréateur des infras, des astros et du reste.

— Maudit soit-« IL », répétèrent les autres.

J'écoutai avec étonnement. Il me semblait avoir entendu la voix du commandant vicomte se mêler à ce concert de malédictions et je me demandai un instant ce que penserait Moreau si je venais à décrire cette scène dans les colonnes du *Courrier*. Mais la voix de Parcor tonitrua une nouvelle fois :

— Ouvrez mes malles, sortez les chandeliers d'argent et disposez-les sur les tables.

Il se tourna vers moi.

— Tu trouveras au fond de cette grotte une petite station thermale où tu pourras te détendre un instant ; vas-y, je t'y ferai porter des vêtements convenables. Je te rejoindrai là-bas, le temps de cirer ma barbe, et nous dînerons comme il convient.

Je regardai deux paléos se précipiter et entendis claquer les lourdes serrures d'acier des coffres. Je ne pouvais m'empêcher de penser à ce qu'un tel cérémonial avait de stupide, sans compter le travail incroyable qu'il avait fallu accomplir pour hisser ce matériel inutile jusqu'à ces sommets. Mais Parcor semblait lire mes pensées.

— Tu me crois un peu fou et mégalo, mais tu découvriras bien vite les vertus de ma discipline, dit-il. Le Télédanta est un endroit terrible et sans tout ce déploiement de fastes que j'exige tous les soirs, jamais je n'aurais tenu le coup.

De la main, il désigna mon vêtement englué de sueur âcre.

— J'ai prévu quelque chose pour toi. Une soie de Chine. Ce qui se fait de plus léger. Tu verras, ça fait du bien.

— Je crois que je préférerais un demi-tonneau de bière fraîche, répondis-je. Je crève de soif.

CHAPITRE VI

La tête de Parcor disparut dans la brume tandis qu'il plongeait avec délices dans l'eau chaude qui coulait avec abondance d'une anfractuosité de la roche. Lorsqu'il m'avait parlé de station thermale je ne l'avais guère pris au sérieux, mais je devais dire que jamais, depuis des années, je n'avais connu pareil bonheur   Hippodamos. Habitué que j'étais de l'eau chlorée parcimonieusement distribuée, je m' tonnai de cette avalanche de liquide chauffé et de la beauté des bassins creusés directement dans la roche. La décoration du lieu elle aussi surprenait. Une abondance de fresques évoquant des scènes de bains antiques et matérialisant des beautés plastiques, nymphes ou satyres d'une grande élégance. Je m'immergeai voluptueusement dans le liquide et laissai couler le torrent tiède sur mon corps fatigué. Lorsque j' mergeai, Parcor était sorti de son bassin et, s'étant séché, cirait sa barbe devant un miroir de cristal de roche incorporé à la paroi de marbre.

— Contrairement aux infras qui ont été programmés pour servir d'esclaves, les paléos ont été générés pour servir le dieu de la Forêt carnivore, me dit Parcor.

— En tout cas, ils se ressemblent terriblement entre eux, dis-je, et je ne puis m'empêcher d'évoquer lorsque je les vois une immense tribu de jumeaux.

— C'est qu'ils ont sans doute été produits par clonage à partir d'une souche terrienne. Les chercheurs supposent qu'« IL » a sélectionné, parmi les Terriens, les êtres les plus aptes à servir ses buts, cela d'une manière que j'ignore mais l'expérience prouve qu'« IL » n'était pas infailible car une tribu au moins a échappé à l'obligation de servir son « dieu » et c'est justement celle qui nous héberge aujourd'hui.

— Comment se fait-il que ces êtres libres, produits par clonage, c'est-à-dire à partir de cellules mères tirées d'un individu père unique, soient capables de couvrir les parois de cette grotte de scènes de la mythologie grecque ?

— Vaste question, répliqua le commandant.

Avec minutie il acheva de rassembler les poils de sa barbe pour former cette inimitable pointe que personne d'autre que lui n'arborait sur cette planète.

— Certains affirment qu'« IL » leur a inculqué des souvenirs artificiels et d'autres prétendent avec autant d'énergie que ces souvenirs étaient tout simplement inscrits dans leur programme génétique ; je t'avouerai que je considère actuellement ce problème comme secondaire.

Il me regarda et un sourire malicieux éclaira son visage.

— Si tu veux en savoir plus à ce sujet, fais donc l'amour avec l'une de ces jeunes femmes, elle aura vite fait de te prouver que tu n'es qu'un barbare en la matière et que tu n'as ressenti jusqu'à présent que des émotions grossières.

— Tu me proposes de faire l'amour à un être industriel issu de clonage ? dis-je, vexé.

— Encore faudra-t-il que l'une d'entre elles t'accepte, ironisa le commandant ; tu découvriras la beauté des manipulations génétiques.

La forme d'humour de mon camarade de promotion m'avait toujours traumatisé et j'estimais que cette fois il passait les bornes, mais comme pour me faire oublier mon irritation une jeune paléo entra, portant le vêtement de soir promis.

— Le repas est prêt, dit-elle, et notre chef vous attend.

J'enfilai le léger vêtement de soie, impression de luxe oubliée depuis des années puis je suivis le commandant. Je sentais mon esprit décroché du réel. Les propos que venait de tenir mon camarade me paraissaient absurdes. Mélanger des notions comme celles d'un dieu de la forêt et de clonage... Indigne d'un esprit rationnel ! Je me demandai ce qui poussait Parcor à tenter de me mystifier de la sorte, mais je n'étais pas au bout de mes surprises. Le spectacle de la grotte centrale dans laquelle avait été installée la table du banquet avait quelque chose d'impressionnant... À chaque bout de la table montée sur tréteaux, brillait la lumière des chandeliers d'argent si chers au commandant vicomte et les coupes avaient été disposées dans lesquelles brillait un liquide ambré dont j'ignorais la nature.

Parcor pénétra dans la salle. Alors, un humain paléo sortit de l'ombre. La lumière des bougies ruisselait sur son torse dénudé. J'admirai son front large et l'ondulation naturelle des cheveux qui

encadraient son visage sans en affaiblir les traits.

Il s'avança vers nous, prit une coupe sur la table et nous la tendit.

— Maudit soit-« IL ».

Je demeurai un instant figé.

— Bois ! ordonna Parcor.

J'hésitai ; le liquide visqueux ne pouvait pas être du vin et sa vue me causait un léger dégoût.

— Bois, reprit Parcor, c'est de la sève. Une certaine sorte de sève, la moins violente.

Avec difficulté, j'absorbai une gorgée du breuvage et rendis la coupe à Parcor. Il but cérémonieusement et se tourna vers moi :

— Plat, je te présente Ur. Il commande ce détachement et gouverne tous les environs.

Ur s'inclina.

— Je suis très honoré de recevoir la visite d'humains intégraux de votre qualité, dit-il, mais très ennuyé d'avoir à leur communiquer dès leur arrivée de bien mauvaises nouvelles.

— Pas avant d'avoir dîné, dit Parcor en montrant la table.

La gorgée de sève que j'avais bue produisait sur moi un effet semblable à celui d'une drogue légère. Je ne sentais plus mes contours, impression angoissante d'irréalité. Je déteste ce genre de situation et m'en voulais d'avoir cédé devant l'insistance de Parcor, mais celui-ci ne semblait guère se préoccuper de mes états d'âme. Avec un solide appétit il engloutissait une montagne de fruits indigènes et arrosait le tout de larges goulées de sang jaune. Ces libations terminées, il s'adressa à Ur :

— Parlons des mauvaises nouvelles ; que peut-il s'être produit de pire que ce que nous savons déjà ?

— La ligne de chemin de fer du Télédanta a cessé de fonctionner, dit Ur, vous êtes donc totalement isolés d'Hippodamos.

Parcor avala le contenu de sa coupe d'un trait.

— Qu'est-ce que vous dites ?

Sans un mot, Ur lui tendit un morceau de papier bleu froissé.

— Ce message est pour vous, monsieur l'intégral.

Je reconnus tout de suite le mauvais papier d'un télégramme.

— Comment avez-vous reçu ce papier ?

— Nous sommes efficaces.

Une légère ironie passa dans son sourire.

— Messieurs, les astros n'ont aucune influence sur nous, ajouta-t-il.

Le repas s'achevait ; certains des paléos fumaient des feuilles roulées sur elles-mêmes et la fumée montait dans l'ombre pour retomber autour des lampes à huile qu'elles nimbaient d'une auréole bleutée. Pour la première fois, je remarquai contre les murs des fusils et quelques armes à répétition bien faibles et surtout symboliques en regard de la puissance de Carson à la tête de sa légion d'infras.

— Pouvons-nous croire cet Ur sur parole ? demandai-je.

— Mon cher Plat, cette question montre bien que tu n'es qu'un homme des villes, injustement méfiant et manquant de jugement. J'ai beaucoup plus l'habitude de la brousse que toi. Je connais les paléos, ce sont des gens loyaux et sincères, et je crois bien que par politesse ils nous cachent une partie de la triste vérité.

Dans un mouvement des mains, il fit voler ses manchettes ; la dentelle qui bordait sa chemise fine faisait une ombre sur la blancheur immaculée du tissu.

— Quelle triste vérité ?

— Les astros ont développé des pouvoirs télépathiques dépassant tout ce que nous pouvions imaginer et ce sont *tous* les infras de la planète qui leur obéissent comme des robots et pas seulement mon corps d'armée... Imagine la suite.

Dans un éclair, je revécus le cauchemar qui hantait régulièrement mes nuits. Un infra stupide, énorme, bestial, faisait éclater le béton, arrachait les barreaux d'acier de ma chambre, enfonçait les portes blindées pour venir m'assassiner, moi... Platon Sirius Comwald...

— Nous étions encore quelques centaines de milliers d'intégraux sur cette planète avec un espoir raisonnable de survie, continua Parcor. Dans quelle situation serons-nous lorsque Hippodamos sera

aux mains des astros ?

Il désigna les paléos dans la caverne.

— Ils ne sont pas très nombreux, quelques centaines sans doute, mais ils sont humains comme nous, et comme nous sommes sans nouvelles de la planète Terre depuis des centaines d'années, nous pouvons croire qu'ils sont avec nous les derniers... Dans tout l'Univers.

Il ouvrit une boîte de cigares de Standar. La flamme de son briquet à huile jaillit. Parcor tira une profonde bouffée de fumée.

— Tu vois, là-bas, dans la grande ville les derniers humains intégraux ont perdu leur temps à des sottises. Et ici les paléos luttèrent pour l'avenir de l'humanité, Platon !... Et ils le savaient.

Il regarda la fumée de son cigare monter vers le plafond de pierre.

Au fond, tout au fond de la grotte obscure, un paléo humain dessinait une voiture automobile jaune citron avec beaucoup d'application ; à côté de lui un enfant coloriait une maison avec au-dessus du toit son panache de fumée grise.

CHAPITRE VII

Tant que je vivrai, je me souviendrai de cette terrible expédition. Nous avons marché des nuits et des nuits, dormant le jour pour échapper à la chaleur infernale ; à l'ouest l'océan aux eaux jaunes et acides ; au sud l'immense désert brûlant dont les confins touchaient les montagnes bleues et devant... la jungle carnivore à perte de vue. C'était une zone cauchemardesque que nous traversions là. La taille des insectes qui voltigeaient sans cesse autour de nous devenait hallucinante. À cette époque de l'année les hyptères vivaient la période de leurs amours. Pendant tout l'hiver leurs larves géantes, qui atteignaient un mètre de long, avaient pompé le sang des dauphins qui peuplaient l'océan aux eaux jaunes. Ces bestioles menaient une ronde infernale dans le ciel de cuivre et fournissaient leur subsistance aux innombrables lianes aux feuilles en forme de disques dentelés qui tendaient leurs bras de pieuvre comme autant de pièges.

C'était un cycle de vie redoutable et nouveau qui colonisait la planète et ne laissait guère de chance aux mammifères à sang chaud.

— Ne crois pas que tout cela soit le produit du hasard et de la nécessité, déclara un jour Parcor. « IL » a été au contraire un organisateur minutieux ; « IL » a pensé et organisé totalement le fonctionnement de cette jungle. « IL » avait promis de doter les vastes déserts d'un système vivant et « IL » l'a fait. Des lianes préexistaient en petit nombre dans le désert, mais en ce temps-là elles étaient naines, n'évaporaient pas un gramme d'eau, elles survivaient pourtant à de terribles sécheresses, buvant le sang de libellules naines elles aussi qui, comme aujourd'hui venaient de l'océan. « IL » a gonflé ce cycle, transformé les libellules en hyptères, organisé un vaste échange tellement réussi que depuis sa création la jungle n'a cessé de croître. Ce vaste désert pompe le sang de l'océan. Mieux, les lianes se dévorent également entre elles ; aucune particule d'humidité ni de nourriture n'est perdue.

Plus tard, tout un cycle de vie animale est venu se greffer sur cet ensemble, mouches venimeuses, lémmures et autres. En créant cet ensemble, « IL » a voulu montrer qu'il était capable de peupler n'importe quel type de planète.

Dans la lumière dorée du soir, les paléos revenaient de la jungle,

les bras chargés de tronçons de lianes à sucre ; l'un d'eux, couvert de sang végétal, portait une outre en bandoulière.

Étonné, je regardai Parcor. Le digne commandant vicomte avait saisi un morceau de liane et laissait couler le liquide dans sa bouche. Derrière lui, tels des vampires, les paléos se gorgeaient de sang rouge.

— Mange, me dit Parcor en me tendant un fragment de plante, sinon tu n'iras pas au bout du voyage.

— Je me contenterai des rations survie, dis-je.

— Il va pourtant falloir que tu fasses un effort sur toi-même parce qu'ils n'en reste que pour quelques jours et nous aurons besoin de la totalité de nos réserves lorsque nous approcherons de la zone du vaisseau spatial. La nuée ardente a détruit toute vie là-bas, ne l'oublie pas.

La nuit tomba. La clarté de Saros inonda le paysage.

À droite un immense cirque presque chauve dressait ses falaises insondables et verticales tandis que devant nous la vallée plongeait dans un enfer de lianes qui remuaient comme des serpents en se bousculant les unes les autres pour gagner leur place à la lumière. Ce remue-ménage produisait un incessant chuintement entrecoupé de cliquetis de métal.

Les paléos commençaient à démonter les tentes et à préparer notre habituel départ nocturne lorsque la lumière d'une lampe à huile brilla dans la pénombre ; je distinguai la silhouette de Ur. Le jeune chef paléo avait maigri depuis le départ de l'expédition et une barbe épaisse couvrait le bas de son visage. Il repoussa d'un geste l'offre de Parcor qui lui proposait le dernier de ses cigares.

— Je crois que nous allons avoir un problème pour suivre l'itinéraire que nous nous étions fixé, dit-il ; l'armée de Carson nous barre la route. Les éclaireurs sont revenus et ont confirmé mes soupçons.

— Carson, répéta Parcor en caressant sa barbe qui brillait dans la lumière vacillante de la lampe... Si loin... Dans la haute jungle... Véritablement, je pensais qu'il n'aurait pas osé...

— Il est télépathe et doit savoir que nous sommes en route, dis-je. La simple idée que nous puissions mettre la main sur ce vaisseau avant lui doit l'affoler. Aussi a-t-il choisi l'itinéraire le plus court.

— Si c'est cela, il a commis une lourde erreur, dit Parcor.

— Je le pense en effet, dit Ur, parce que les infras ne savent pas communiquer avec les lianes comme nous le faisons et qu'ainsi ils ne peuvent se défendre de leurs attaques. Très rapidement, bien sûr, les véhicules qui les protègent seront hors d'usage et à court le carburant, ensuite ils périront par milliers.

Il me regarda avec son inimitable sourire fin teinté d'ironie.

— On ne peut pas être à la fois une brute combattante et un télépathe hypersensible. Notre voyante nous aide sans cesse dans le choix de notre itinéraire et elle calme les lianes sur notre passage. Pour ce genre de travail, les infras ne valent rien... et Carson non plus.

— Je le croyais puissamment télépathe lui aussi, dis-je.

— Pas de la même manière, précisa Ur. Un astro comme Carson possède une intelligence faite pour dominer la technologie ; il est certainement mécanicien de génie, bricoleur et électronicien hors pair, capable de faire fonctionner ou de réparer n'importe quel astronef ionique, mais il ne comprend certes rien à une vie biologique du genre de celle qui anime cette jungle. D'ailleurs le dieu n'avait pas programmé les astros pour vivre ici. La jungle ne concernait pas ces araignées à tête humaine. Mais nous, les paléos ! Aujourd'hui nous avons pour toujours échappé au pouvoir du maître, et ce sont les reliques du pouvoir qu'« IL » nous a donné autrefois sur les lianes qu'utilise maintenant notre sorcière.

Il se tourna vers Parcor :

— Les renseignements que je possède montrent que Carson a monté sa tentative de traversée du Téliédanta comme une opération militaire, en oubliant que les plantes et les insectes qu'il allait rencontrer étaient des êtres vivants doués du pouvoir de raisonner, de changer leurs plans. Les infras taillent dans la jungle comme des brutes. Une ligne droite à la manière des voies romaines ! Tandis que nous laissons faire et oscillons au gré de la jungle. Le résultat est évident !

— Carson devrait dégager sa route à l'aide de bombes atomiques tactiques, dit Parcor.

— Mais l'armée n'en possède plus et nous ne savons plus les fabriquer, répliquai-je.

— Peut-être en existe-t-il encore, mais Carson n'osera jamais les

employer.

— Je me demande ce qui pourrait bien le retenir.

— Le vaisseau ! Tu sais aussi bien que moi que le seul but de Carson est de retrouver ce vaisseau. L'idée qu'une bombe atomique mal placée puisse l'endommager par hasard suffit à l'effrayer... Voistu, Carson n'a aucune confiance en ses aviateurs, il manque d'appareils de reconnaissance à long rayon d'action et ne sait donc pas exactement où se trouve l'interstellaire.

— C'est ridicule ! m'exclamai-je. Un interstellaire ionique n'a jamais eu à craindre une simple bombe A ou H.

— Carson le sait, reprit Parcor, mais il ne veut prendre aucun risque aussi léger soit-il, tout serait tellement différent pour lui s'il parvenait à redevenir un véritable astro... Avec un vaisseau opérationnel, des soldats, un programme de conquête spatiale.

J'imaginai un instant le formidable assemblage de métal et de pensée humaine que formerait le vaisseau en retrouvant sa tête, l'astro. Un vaisseau plus un astro représentaient un véritable cerveau-machine capable d'affronter les interminables distances qui séparaient Standar de la planète mère et une immense nostalgie s'empara de moi. Il me sembla voir défiler dans un hublot d'interstellaire les étendues bleues et vertes des océans de la Terre et ses villes couleur brique. Je rouvris les yeux. La chaleur sèche faisait ruisseler mon front comme jamais et dans le lointain, le mauvais bourdonnement d'un hyptère secoua l'air. Le bruit d'une mâchoire de liane écrasant une larve pleine de suc éclata comme la détonation d'une grenade.

CHAPITRE VIII

Nous avons recoupé les traces de Carson, deux jours plus tard. Sur le coup j'avais eu beaucoup de mal à avaler cette histoire de sorcière parlant aux lianes et permettant à notre colonne une progression invisible mais sûre dans la jungle qui se refermait silencieusement sur nous. Mais la différence de méthode était frappante ! L'armée de Carson avait perforé la jungle, laissant derrière elle une trace phosphorescente qui brillait dans la nuit comme une gigantesque autoroute.

Les lourdes chenilles d'acier avaient imprimé leur marque dans la terre molle que les pas des innombrables fantassins infras avaient achevé de bouleverser. Mais au fur et à mesure de la progression, la colonne s'était amenuisée. Les carcasses de chars et de camions abandonnés ou en panne jonchaient les bas-côtés et souvent les dépouilles vides d'infras pendaient au bout des bras à ventouses des lianes qui buvaient gloutonnement leur sang.

Ce spectacle éprouvant s'étendait à perte de vue. Mais au fur et à mesure de notre avance, la trace se faisait plus mince, plus étroite et le bruit de la colonne d'assaut plus infime.

Partout, la trace des combats désespérés que menaient les infras se faisait sentir : de gigantesques cadavres de libellules abattues au canon de 38, explosions de grenades O.F. pour effrayer les larves rampantes ou faire éclater les œufs d'hyptères d'où jaillissaient des pinces coupantes, traces brûlantes du napalm pour stopper la progression de colonies de fourmis géantes aux pinces plus dures que l'acier.

Pilotés par des infras, les avions monomoteurs en provenance du lointain aéroport de la Limite tournaient, essoufflés, et les colonnes noires qui montaient vers le ciel indiquaient l'endroit où ils s'abattaient à bout d'essence. Mais pourtant, malgré ces dégâts énormes, la colonne de Carson continuait sa progression.

— Tu ferais mieux de jeter ta machine dans un ravin, déclara Parcor. Ces articles que tu t'obstines à écrire n'arriveront nulle part et tu le sais.

Je lui jetai un regard noir et montrai la colonne de fumée qui

indiquait qu'un nouvel avion monomoteur venait de s'abattre dans la jungle vorace.

— Je ne partage pas le pessimisme qui te pousse à affirmer que la civilisation humaine disparaîtra de cette planète en même temps que nous. Même si Carson gagne, il y aura encore une ville à Hippodamos et des journaux pour y paraître.

L'avion dans le lointain achevait de flamber et le bruit de détonations assourdies parvenait jusqu'à notre camp que quelques kilomètres à peine séparaient de l'endroit où se menait le combat.

Subitement, tout près de nous, un bruit d'explosion.

— Napalm ! hurla Parcor.

Une vive lueur monta en grésillant et j'entendis soudain claquer des grenades. Puis une série de coups de feu.

— Couche-toi !

Je me retrouvai à plat ventre, le nez au sol ; puis, relevant la tête, je vis que la nuit s'était dissipée totalement sur plusieurs kilomètres et dans la lumière brutale, je pus voir les paléos humains de l'escorte aplatis contre le sol verdâtre. Puis la clarté diminua et la fusillade cessa. Un silence oppressant venait de retomber sur la jungle. Il s'écoula plusieurs minutes avant que Parcor ne se lève. Je le vis ramper vers l'endroit où s'était produite la fusillade, puis revenir.

Il ne rampait plus, mais marchait normalement.

— Viens voir.

Je le suivis, encore haletant, pour découvrir une escouade d'infras en uniforme qui pendaient accrochés aux ventouses géantes d'une liane-pieuvre ; cette plante, la plus puissante que j'aie jamais vue, achevait d'aspirer leur sang avec un bruit de succion. Autour d'elle, des débris d'armement, une caisse de grenades ouverte à demi vide, des mitraillettes et un matériel de transmission mais l'opérateur n'avait pas eu le temps de transmettre son S.O.S. Tout autour de lui, la jungle était ravagée par les explosions. Sur plus de deux cents mètres de rayon, toute vie avait été soufflée mais cela n'empêchait pas les infras de pendre comme des sacs vides aux ventouses de la pieuvre végétale. Je ne pouvais pas détacher mon regard de la plus proche de ces brutes infras. Sa puissante musculature faite pour broyer et cogner, ses énormes membres flasques me fascinaient.

Le visage, habituellement fermé et horrible, avec ses yeux voilés de verre noir, ses dents métalliques brillantes, parvenait tout de même à exprimer une ultime épouvante.

— L'armée de Carson tout entière finira comme cela, commenta Parcor qui caressait sa barbe cirée avec satisfaction.

Attiré par le bruit du combat, Ur venait d'arriver.

— Le dieu de la forêt n'aime ni les astros ni les infras. C'est pourquoi il les combat et chaque pas qu'ils feront leur coûtera des morts.

Je contemplai longuement le spectacle qu'offraient ces corps à demi déchiquetés par les dents aiguës des feuilles circulaires qui s'étaient incrustées dans leur chair.

— Ils auraient pu échapper aux plantes, remarquai-je. Leurs explosifs avaient créé une vaste clairière et à coups de lance-flammes, ils avaient dégagé un passage.

— Oui mais, ils ont été attirés par les lianes, expliqua Parcor. On ne résiste pas à l'appel de ces plantes. Elles expédient des ondes qui excitent les zones de plaisir et du rêve dans le cerveau de leurs victimes et celles-ci se font piéger comme des zombies.

— Difficile à croire, dis-je.

— Ce sont des recherches conduites sur la planète Terre qui « Lui » ont permis de créer les émetteurs d'appel de ces plantes, continua Parcor. Nos savants avaient localisé dans le cerveau humain les zones qui produisent le plaisir et identifié les substances naturelles que ce cerveau sécrète lorsque l'homme a atteint son but et goûte à sa récompense. Ces substances, les endorphines, sont très semblables à certaines drogues dites dures qui agissent sur les centres chimiques du bonheur... « Son » astuce a été tout simplement d'amener le cerveau humain à produire des endorphines sur simple télécommande.

— Ces infras sont donc morts vidés de leur sang mais en pleine overdose, ricanai-je.

— C'est bien là que réside le plus grand danger, précisa Ur. Les hyptères et les larves volantes succombent également. On a remarqué des vols de larves détournés de plusieurs kilomètres par l'appel des lianes. Les insectes géants viennent alors s'empaler d'eux-mêmes sur les bouches aspirantes et donnent en mourant les signes d'un plaisir sexuel intense.

Le claquement d'une liane me fit sursauter. C'était une plante immense couverte de vastes fleurs violettes grandes comme des roues de charrette, ses bras allongés mesuraient chacun plus de dix mètres à compter du tronc central et elle devait en posséder une bonne douzaine qui brassaient lentement l'espace, couvertes d'innombrables ventouses palpitantes aux aiguilles acérées.

— Ne craignez rien, dit Ur, elle ne vous attaquera pas.

— Gavée ? demandai-je.

— Sûrement pas ! Une telle plante serait capable d'engloutir le sang d'un bataillon, sans assouvir pour autant sa faim.

— Vous la contrôlez, alors ?

— Moi non, mais notre sorcière oui.

— Je croyais que vous possédiez ce pouvoir.

— Autrefois, oui, mais lorsque nous avons rompu les liens qui nous reliaient à « Sa » personne, « IL » a tenté de nous détruire en ordonnant aux plantes de nous capturer ; fort heureusement, notre sorcière a su comment contrecarrer cette manœuvre. Depuis, grâce à elle, nous survivons.

— Et pourquoi s'est produite cette révolte ?

— Cette question touche de près au mystère de notre existence, expliqua Ur, et il est difficile pour moi d'y répondre car nous ne savons pas dans quel but « IL » nous avait créés. Les gènes de nos ancêtres venaient comme les vôtres de la planète Terre ! Seulement les nôtres ont été transportés comme du matériel dans les fusées de service de l'Expérimentation Alpha.

— Vous devriez donc haïr les intégraux ? déclara Parcor avec un brin de provocation dans la voix.

— Intégral ne veut rien dire ! répliqua sèchement Ur. Vous étiez les colons primitifs de cette planète, les propriétaires en quelque sorte, tandis que nous sommes venus en éprouvettes de la Terre pour servir ultérieurement d'esclaves ou de serviteurs dévoués comme les astros et les infras, seulement nous nous sommes révoltés, « IL » a échoué dans sa tentative de nous domestiquer peut-être parce qu'« IL » a oublié au coin de notre cerveau une zone ignorée de sa science, un repli où était inscrite la mémoire raciale humaine et son irrésistible amour de la liberté.

— Cela ne paraît pas tout à fait exact, répliqua le commandant, vous m'aviez dit que certains paléos continuaient à servir le dieu et pouvaient se permettre de pénétrer la zone même de son temple, zone qui vous était totalement interdite avant que l'éruption du M.S.H. 2 n'y détruise la jungle.

— J'ai en effet parlé de cette autre tribu bien que je n'aie jamais rencontré aucun de ses membres. Selon nos légendes, ces gens vivent en effet près de l'œil de la bête, *le Temple de Dieu*, et sont à son service. De quelle manière ? Je l'ignore. Mais lorsque nous parviendrons dans ces parages, je crains que nous n'éprouvions des difficultés. Mes hommes ne voudront pas vous conduire au-delà d'une certaine vallée dans laquelle les lianes sont dix fois plus hautes que celle-ci.

— Vieille superstition paléo, rétorqua Parcor ; à part cette jungle il n'existe aucun monstre sur Standar et l'endroit vers lequel nous nous dirigeons est simplement l'ancien périmètre des installations de productions et de manipulations génétiques industrielles de la SITAVE. Elles sont actuellement ruinées et j'en suis sûr, totalement inoffensives... Quant à « Lui », il doit être mort depuis un bon bout de temps maintenant.

— Je vous laisserai, le moment venu, le soin d'expliquer cela à mes hommes et de les convaincre, répliqua Ur.

Je levai la tête. Le bruit familier d'un moteur huit cylindres en étoile se faisait entendre. Une hélice en bois brassait l'air en le fouettant et grâce à une longue expérience je savais que le pilote de l'avion venait de réduire très largement les gaz pour piquer sur nous.

CHAPITRE IX

L'avion fit trois fois le tour du campement avant de descendre. C'était un très vieil appareil aux ailes basses et sans haubans comme on avait su les construire cent années auparavant mais le moteur devait être à bout de souffle car de longues traînées d'huile noirâtres maculaient le carénage de cuivre qui brillait dans le soleil couchant.

Je vis la tête du pilote se pencher au bord du baquet dans lequel il était assis et pensai que l'homme allait lâcher une bombe à main ou une grenade, mais il se contenta de faire un grand signe, puis se disposa à atterrir sans trop se préoccuper de la nature du terrain. Je le vis disparaître derrière les hautes cimes de lianes les plus proches et entendis le bruit visqueux que ces plantes font lorsqu'elles éclatent. Le monoplan devait surfer sur un magma visqueux, bouillie de sang végétal et de fibres. Bon calcul du pilote. Mais un bruit de crash. L'appareil venait sans doute de percuter les roches sous-jacentes.

Dix minutes plus tard, les paléos ramenaient le pilote dans notre camp. C'était un infra portant l'uniforme vert olive de l'armée de Carson et Ur le tenait bien en joue avec son arbalète tandis que ses hommes gardaient la main sur le manche de leurs poignards d'obsidienne. Derrière eux, marchait Parcor, les mains nues et sans armes. La boucle argentée de son ceinturon brillait dans la lumière du soir. Parcor fit signe aux paléos de faire entrer l'infra dans sa tente et m'appela.

Il s'était assis derrière le bureau portatif qu'il faisait installer chaque jour et jouait avec l'arme retirée de la ceinture de l'infra. C'était une copie de Smith et Wesson dont certaines pièces fabriquées sur Standar étaient limées manuellement... Parcor s'amusa un moment à faire jouer les sécurités et posa son regard sur moi.

— Cet infra, dit-il, prétend que Carson nous appelle à l'aide.

Je scrutai l'infra. Ses yeux étaient masqués par de grands verres irisés qui renvoyaient la lumière des lampes à huile qu'Ur venait d'allumer.

Parcor se leva et, d'un geste rigide, fit retirer les lunettes. L'infra humain sursauta. Ses petits yeux aux reflets rouges exprimaient une

angoisse haineuse.

— Un infra est-il capable d'énoncer une seule vérité ? demanda Parcor.

— Certainement si son maître le lui ordonne, répliqua l'infra, et justement maistre Carson me l'a ordonné.

Parcor posa le revolver sur la planche d'acajou.

— Maistre Carson, continua l'infra, est disposé à s'allier à vous pour franchir le dernier barrage des plantes et atteindre le vaisseau interstellaire.

Il s'exprimait d'une voix rauque, saccadée, et je me demandai un instant s'il n'avait pas avalé un magnétophone.

— Ne serait-il pas plus juste de dire que Carson est cerné par les lianes et ne sais pas comment s'en sortir ?

« Toi et les autres êtes piégés dans la ceinture rouge de la jungle. La plus terrible, vous n'avez plus aucune chance ; vraiment plus aucune. »

— À votre place, je ne dirais pas cela, dit l'infra.

Il s'était exprimé d'une manière nette sans hésiter et les sonorités de magnétophone essoufflé avaient brusquement laissé la place à une intonation nette et décidée.

— Et pourquoi ? demandai-je.

— Parce que sans l'aide de maistre Carson vous ne vous en sortirez pas non plus.

— Et pourquoi Carson ne s'est-il pas déplacé ?

— Le maistre déteste l'avion, surtout ces vieilles machines essoufflées qui datent du Moyen-Âge mais il tient à traiter avec vous. Vous avez besoin de lui.

— Excellent, excellent ! Voilà l'astro coincé dans la jungle, à bout de souffle, et il prétend que nous avons besoin de lui ! s'exclama Parcor.

— Vous feriez bien de maîtriser votre ironie, dit l'infra. Parce que votre situation n'est pas aussi brillante pour vous que vous ne l'imaginez.

Derrière son bureau, Parcor demeura silencieux, il semblait très occupé à admirer les reflets de sa barbe cirée dans le miroir poli du bois acajou et paraissait en proie à une profonde réflexion puis enfin il se leva et se dirigea vers l'aviateur infra.

— Soldat, dit-il, toi que maistre Carson a fait le grand honneur de choisir, sais-tu seulement qui je suis ?

— Non, dit l'infra.

— Sais-tu que je suis ton chef et que tu n'es qu'un déserteur, un traître juste bon pour le peloton d'exécution ?

— Assurément pas, dit l'infra. Maistre Carson a toujours été mon chef et j'ai toujours été loyal.

— Ne possèdes-tu pas la mémoire de ce que tu as été avant cette époque ?

— Je n'ai pas été avant cette époque, répliqua l'infra.

— Et lorsque tu nous dis que notre situation n'est pas bonne, exprimes-tu une opinion personnelle ?

— J'exprime l'opinion du maistre, dit l'infra, et maistre Carson dit que si nous ne combattons pas le monstre végétal ensemble, notre fin à tous sera proche. Maistre Carson vous fait savoir qu'il ne combat pas pour lui-même mais pour l'humanité tout entière.

L'infra se tassa sur lui-même ; ses petits yeux perdirent de leur éclat et sa voix s'assourdit.

— Le maistre attend votre réponse.

Parcor revint vers son bureau, fit trois fois le tour de la tente. La lueur des lampes à huile dessinait son ombre sur la toile raide.

— Eh bien, dit-il, qu'en penses-tu ? Qu'en pensez-vous, Ur ?

— Cette question ne me concerne pas, dit Ur, parce que les paléos de ma tribu y ont depuis longtemps donné une réponse suffisante. Nous sommes adaptés à cette forêt et ne la craignons pas.

— Et toi, Plat ?

— Carson est un astro qui aime le pouvoir, dis-je, mais qui s'est trompé dans le choix des moyens. Il faut certainement le laisser se débrouiller seul et foncer pour notre propre compte.

— Eh bien ! ce n'est pas mon avis ! déclara Parcor. Je pense au contraire qu'aujourd'hui tout ce qui est d'origine humaine sur cette planète doit mettre un terme à ces querelles pour mener à bien le combat commun.

Un silence étonnant s'abattit sous la tente. Dehors, la nuit était tombée sur la jungle et Saros ne devait pas encore être levée car la nuit était épaisse. La lueur des lampes à huile et des quatre bougies de suif de l'unique chandelier d'argent rescapé éclairait le visage dur de l'infra et faisait luire ses décorations métalliques.

— Tu as bien dit le combat commun ?

— Absolument !

Je le regardai lisser sa barbe d'un geste machinal.

— Alors là, dis-je, je ne comprends plus.

— Tu ne réfléchis guère, Plat : depuis notre départ tu te contentes de laisser agir les autres et tu ne cherches pas à tirer les conclusions qui frapperaient n'importe quel esprit.

Une immense lassitude m'envahit soudain et je me vis dans le miroir que le commandant avait fait disposer comme à chaque étape au fond de la tente qui lui servait de poste de commandement. Je me découvris subitement trop gras et bouffi avec mes vêtements fripés et le teint trop jaune.

— Je pense aujourd'hui que Carson est sincère. Ses hommes sont à bout, il manque comme prévu de carburant pour ses chars et d'approvisionnement pour ses lance-flammes. La jungle est devenue superbe et rouge depuis que les lianes se gorgent du sang des infras de l'armée de Carson. La force des plantes a décuplé et si rien ne vient s'y opposer, ce monstre végétal va refermer son piège, d'abord sur l'interstellaire et ensuite sur Standar tout entière.

Il se tourna vers Ur.

— Sur vous et vos hommes aussi. Ces plantes ne résisteront pas toujours à leur désir de meurtre et lorsqu'elles auront réellement faim elles vous avaleront à votre tour, vous et tous ceux de votre tribu... sorcière comprise.

Je fermai les yeux un instant et eus la vision de la jungle envahissant Hippodamos :

Ces lianes progressaient, leurs larges ventouses pénétraient les fenêtres des immeubles de brique jaune. Près du port désert de grands bâtiments rouillaient et leurs cheminées jaunes penchaient lamentablement. L'odeur fade du sang se mêlait à celle du charbon et de l'argile que chauffait le soleil et les derniers humains réfugiés en rade tentaient désespérément de gagner le large.

Dans une pièce du palais d'acier du gouvernement, une lampe couvrait des œufs verdâtres d'hyptères, le portrait déchiré du président Mac Farrow pendait, lamentable.

La voix de Parcor me ramena à la réalité.

— C'est pour cela que je juge aujourd'hui que notre devoir consiste à voler au secours de notre ennemi... Mais naturellement il ne faudra pas agir à la légère et nous assurer de sa bonne foi.

— Notre voyante peut nous aider à vérifier ce point, assura Ur.

Deux paléos allèrent chercher la vieille femme qui entra dans la tente sans un regard pour les assistants. Sans un mot, elle se dirigea vers l'infra et commença à l'hypnotiser.

— La voyante se concentre : son flux télépathique fouille actuellement les neurones de Carson lui-même, dit Ur.

— Carson a peur de mourir, dit la voyante. Il sait qu'il est pris. Carson est aux abois.

— Voilà qui confirme mon analyse, dit Parcor. Encore ne faudra-t-il pas tomber dans un piège. Nous allons négocier une entrevue directe car il serait imprudent d'en rester à ce contact avec l'infra. Mais rencontrer Carson chez lui représentera un risque certain, qui se chargera de cette ambassade ?

— Moi, dis-je. Je suis le plus qualifié. Il faudra simplement rafistoler l'avion que cet imbécile d'infra a stupidement brisé en se posant n'importe où.

— Encore faudra-t-il qu'il reste de l'essence dedans, dit Parcor.

— Il en reste, dit l'infra, que le départ de la voyante avait sorti de son hypnose. C'est un Brig 120 CV dont le réservoir contient deux cents litres ; la jauge n'était qu'à moitié lorsque je me suis posé. Mais naturellement je ne sais pas si je pourrai emporter un passager. Le Brig 120 est monoplace.

— Qui parle d’emmener un passager ? dis-je. Je saurai bien trouver le camp de Carson sans aide. Le problème sera plutôt de décoller. Il n’existe aucun espace libre de taille suffisante dans le coin.

— Le Brig est équipé de deux lance-flammes opérationnels et de six charges d’explosifs soufflants, dit l’infra. Maistre Carson a pensé que cet équipement serait suffisant pour créer dans la jungle une trouée de trois cents mètres en poussant le moteur à fond et en retenant l’avion jusqu’à ce que l’hélice ait atteint le rendement maximum ; le Brig peut décoller en moitié moins. Maistre Carson m’avait bien recommandé de ne pas abîmer l’hélice, dit encore l’infra. J’ai cabré l’appareil avant de me poser, c’étaient les ordres, seul le fuselage arrière a été endommagé.

— Le fuselage arrière du Brig n’est constitué que de poutrelles de métal souple et par conséquent faciles à redresser, dit Pacor, et le camp de Carson sera sans doute facile à repérer.

— Il n’y a qu’à suivre la trouée réalisée par l’infanterie, récita l’infra, cap au 216 tout le temps, 1 heure 43 de vol par vent nul moteur aux trois quarts de sa puissance. Interdiction de se poser en route et ordre d’éviter absolument les zones à végétation de plus de trente centimètres de haut, en cas de pépin, ce sont les ordres. Maistre Carson a fait préparer une piste d’atterrissage balisée. Il vous attend.

J’observai l’infra et l’impression qu’il servait uniquement de récepteur-émetteur et transmettait un texte expédié par télépathie m’effleura. Une sensation brève mais très nette. J’observai Ur et je vis que le paléo avait la même intuition que moi.

CHAPITRE X

Les ruines dans lesquelles l'astro avait trouvé refuge étaient celles de l'ancien institut biogénétique et une pancarte dorée à demi mangée par l'oxydation verte en marquait l'emplacement.

Pour atteindre le bureau de Carson, j'avais dû traverser les interminables salles d'expériences où, dans les bocalux et derrière les vitres des vivariums, d'incroyables monstres desséchés par le temps achevaient de se décomposer.

Des fenêtres, on distinguait le pullulement incroyable des plantes carnivores qui cernaient les bâtiments comme un mur rouge. Une douzaine de camions à moteur à pétrole lampant étaient stoppés dans la cour carrelée autour d'une chenillette et de deux gros cars blindés de trente tonnes à court de carburant.

À droite, un antique bull s'obstinait à tailler un semblant de piste d'atterrissage pour deux monomoteurs à hélices peints en vert et le rugissement de son moteur secouait l'air.

Mais le spectacle de Carson lui-même, absolument royal dans son fauteuil d'argent avec l'éclat insolent d'intelligence étrangère qui brillait dans son regard, ce corps à peine plus gros que celui d'un enfant et cette tête énorme supportée par un cercle de matière transparente, était plus effrayant que le reste.

En fait, je n'avais jamais vu de véritable astro auparavant. Tout au plus les spécimens dégénérés qui dominaient la pègre. Dans les bas quartiers d'Hippodamos, j'avais assisté à l'arrestation de quelques-uns de ces malfaisants personnages qui s'en tiraient toujours à cause de leur habileté à manipuler les humains. Mais Carson était impressionnant. Comme l'était l'allure mécanique des deux gardes infas. Gigantesques brutes aux uniformes chamarrés qui gardaient sa porte, mitraillette au poing. Entre Carson et Parcor, raide et distingué, il y avait quelque chose d'étrangement similaire, même goût du faste et des objets raffinés. Mais l'un d'eux devait nécessairement dominer l'autre et je songeai à cet instant que ce ne serait sans doute pas Parcor !

— Je vous félicite d'être venu, Platon Sirius Comwald, dit Carson,

vous êtes un homme de courage et d'intuition. Ces deux qualités feront que nous allons bien nous entendre.

La voix de l'astro me surprit. Elle était légère comme une faible brise car l'être ne possédait que des poumons minimum, mais un aménagement savant des cordes vocales et une disposition spéciale de l'arrière-gorge lui donnaient une puissance surprenante.

— Je ne sais pas si j'ai du courage, dis-je, mais je sais que la volonté de sauver ce qui reste d'humain sur cette planète m'habite et que je combattrai pour cela.

— C'est bien ce que je disais, dit Carson, nous luttons pour un même idéal.

— Jusqu'à preuve du contraire vous me permettrez d'en douter, répliquai-je.

— Je vois que, comme trop de gens, vous vous imaginez que j'ai pris le pouvoir par ambition, répliqua Carson, mais souvenez-vous ces dernières années. Personne n'agissait, les astros pas plus que les autres. Chacun laissait cette jungle grandir et Standar dégénérait. Cette planète courait à sa perte.

— Exact, dis-je, mais l'on peut imaginer que les astros poursuivent d'autres buts qu'une simple prise de pouvoir sur Standar.

— Vous pensez donc que mes ambitions sont interplanétaires, dit Carson.

— Ce serait en effet conforme à votre nature, dis-je.

— Et naturellement vous avez lancé votre expédition pour m'interdire l'accès au vaisseau récemment mis à jour par l'éruption volcanique.

— C'est la prudence même, dis-je, ce vaisseau représente pour la totalité des humains de Standar un suprême espoir. Il est en vérité comme le dernier des canots de sauvetage d'un grand navire en perdition en plein océan.

— Et vous me soupçonnez de vouloir m'emparer du canot pour moi seul ?

— Sans aucun doute, affirmai-je.

— Vous êtes un naïf ! répliqua vivement Carson. Vous imaginez

qu'un grand astronef interstellaire à propulsion ionique est un engin facile à maîtriser et qu'il vous suffira d'atteindre le poste de pilotage et de presser quelques boutons pour vous envoler.

— Je ne vois pas les choses aussi simplement, dis-je, je sais que l'astronef que nous recherchons n'est sans doute plus rien qu'un objet de musée.

— Autre erreur, dit Carson, même si un interstellaire était vieux de 3000 ans, il serait jeune, et celui-là s'envolera après quelques réparations simples à effectuer par quelqu'un de qualifié... Mais restait-il quelqu'un de qualifié sur Standar, à part moi ?

— Vrai, admis-je, mais il est facile de vous soupçonner.

— Et de quoi ?

— Un but qui m'échappe mais qui pourrait être la suite logique de l'inférieur programme de conquête de l'Univers qu'« IL » a mis au point.

— Dans ce cas, dit Carson, « IL » aurait programmé sa jungle pour quelle me laisse passer avec mes infras et qu'elles vous étouffe vous et les paléos ; or, c'est l'inverse qui se produit.

Je demeurai silencieux. Le raisonnement était impeccable.

— La vérité, dit Carson, est qu'« IL » a été dépassé par son expérimentation ; une catastrophe s'est produite dont nous sommes tous victimes aujourd'hui. À cette époque une plante mutante, une seule, a réussi à lâcher ses graines dans la nature en dépit des précautions prises. Quelques semaines plus tard, deux employés du service d'entretien ont été retrouvés vidés de leur sang, ensuite tout a été très vite... Toute la zone interdite, l'armée mise en alerte. Les bombardements de la mini jungle au napalm aux défoliants puis l'abandon pur et simple de la province tout entière, « son » suicide, et pour terminer le blocus terrien.

— Cela c'est ce que racontent nos livres d'histoire et je reste convaincu pour ma part que la vérité est fort différente.

— N'empêche. Je suis dans le même pétrin que vous, insista Carson. Nous nous en sortirons. Mais à condition d'agir ensemble, et vite !

Il fit virer son fauteuil roulant et me désigna une carte lumineuse au mur.

— Le vaisseau se trouve dans cette zone. (Il désignait de son bras immense et souple, une zone hachurée, sur la carte des montagnes du Télédanta déployée au mur.) Et nous sommes ici.

Il me montrait la zone rouge.

— Il est normal que la forêt connaisse son développement maximum autour des ruines de l'institut. C'est ici qu'elle est la plus ancienne.

— C'est d'ici en effet qu'est partie la catastrophe, opinai-je.

— Autour de nous la jungle est très dense et très dangereuse, reprit Carson, et je doute que mon armée puisse disposer du matériel nécessaire pour forcer le passage.

— Et vous pensez, dis-je, que les paléos humains pourraient vous aider dans cette tâche.

— Leur habileté à se faufiler dans la jungle sera sans doute très utile en effet.

— Mais ce ne sera peut-être pas aussi facile de les convaincre que vous ne l'imaginez. Les paléos refuseront d'entrer dans votre camp. Et il est même possible qu'Ur exige la mise hors de combat de la totalité de vos infras avant d'agir pour votre service.

Tout en parlant, j'observais l'astro. Privé de la protection de ses infras, il serait livré au bon plaisir de Parcor, d'Ur et de moi-même. Le bourdonnement infernal d'une énorme mouche aux reflets d'acier couvrit soudain le grondement du moteur du bulldozer. Fuyant les attaques d'une libellule géante, l'insecte avait fracassé un carreau.

L'infra de garde tira instantanément. L'insecte éclata et le mur se trouva brutalement éclaboussé de sang rouge vif. L'infra ramena d'un air satisfait son arme dans sa position réglementaire. L'odeur de poudre se mêlait à celle du sang de l'insecte et je vis Carson vérifier son uniforme pour s'assurer que nulle tâche ne le souillait. Ses traits se détendirent.

— Comment voulez-vous que je me passe de la protection de mes infras ? demanda-t-il d'une voix calme. Sans leur intervention, de semblables incidents tourneraient à la catastrophe.

À cet instant, le bruit de la jungle s'amplifia. Comme si elles avaient senti l'odeur du sang répandu dans la pièce, deux longues lianes allongèrent leurs tentacules le long de la façade dont le plâtre

s'effrita.

— La barrière rouge que nous devons franchir, reprit Carson, n'est pas large.

Je l'entendais à peine, obsédé par le bruit de la liane, vis les infras s'énervant, mais Carson demeurait immobile et glacé.

— J'avais, dit l'astro, envisagé de faire précéder notre colonne par des bolifs. La jungle se serait gorgée de leur sang et nous serions passés quelques instants plus tard, mais il aurait fallu amener trop de bêtes, elles auraient été dévorées en chemin. Il me restait donc le recours à l'habileté des paléos et j'ai pensé à vous.

Il me regarda.

— Vous êtes journaliste d'Hippodamos ?

— Avant toute autre chose, oui.

— Eh bien, je puis vous assurer que si nous sortons d'ici vivants, Hippodamos sera sauvée. Cette ville sera la capitale de Standar pour l'avenir comme elle l'a été dans le passé.

Il désigna sur la carte une zone hachurée située au-delà de la barrière de lianes.

— Pour obtenir ce résultat il suffirait qu'une petite équipe de paléos gagne cette zone et y taille une piste d'atterrissage de fortune, longue de huit cents mètres et correctement balisée. Le travail n'y serait pas trop rude car les plantes carnivores sont rares en cet endroit... Comme si quelqu'un ou quelque chose s'en était nourri depuis des années...

— Huit cents mètres ! dis-je. Je pensais que l'armée de Standar ne possédait plus d'appareils lourds.

— D'appareils lourds, non, mais j'ai bricolé deux avions réformés, des moyens porteurs à court rayon d'action actuellement basés à « IL »-City et disposant d'assez d'essence pour effectuer quelques rotations. Une fois cette piste taillée par vos paléos mes appareils pourraient s'y poser et débarquer un régiment d'infras dotés d'un armement léger. Nous rejoindrions ensuite cette unité de combat à bord de monomoteurs Brig 120... Récupérer l'interstellaire, à partir de cette base, serait un jeu d'enfant et ce serait, croyez-moi, la fin de nos problèmes et de ceux de cette planète tout entière.

— Et si nous refusons ?

L'énorme tête de Carson tourna lentement sur son support transparent.

Le regard pénétrant de l'astro se posa sur moi.

— Croyez-vous, monsieur Comwald, que je n'ai pas envisagé un refus de ce genre ?

La chaleur sèche de la jungle pénétrait dans la pièce et je me sentais fondre à l'intérieur de mon complet veston de toile fripée. J'épongeais mon front brûlé par le soleil.

— Le problème est que les paléos se moquent de nos désirs. Ils nous feront passer le mur végétal s'ils le veulent et s'ils refusent de vous aider, vous finirez vos jours ici dans les ruines de l'institut. Vous ne pourrez rien contre eux. Aucune force humaine ne sera plus en mesure de vous tirer de ce piège.

— Ne soyez donc pas orgueilleux, répliqua l'astro. Cette jungle sanglante qui nous environne est impitoyable. Si ma tentative de rallier la Terre échoue, il ne restera plus un seul être humain sur Standar dans 5 années. Ce sera la victoire d'une force de vie non humaine... Est-ce cela que vous espérez ?

Il me fixa, une lueur ironique dans le regard.

— Je sais que naturellement vous pensez qu'une fois que je serai maître du vaisseau, je m'en servirai à ma guise. Et pourtant un simple effort de réflexion devrait vous montrer que je n'y ai aucun intérêt. Pour négocier avec les Terriens il me faudra la caution d'un intégral.

— Et l'évasion dans un espace non humain ?

— Très difficile ! Même pour moi. Je ne connais pas mieux l'Univers que vous-même et je n'y ai pas plus d'amis que vous.

D'une de ses mains, il désigna la liane qui grossissait au coin de la fenêtre.

— Et maintenant décidez-vous rapidement. Il ne nous reste que peu de temps. Les plantes s'agitent autour des ruines de l'institut et elles progressent en direction de la piste d'atterrissage. Les bulldozers arrivent à peine à freiner leur avance et il ne me reste que peu de gazole pour les moteurs. À partir de maintenant il va falloir aller très vite.

Je me levai, conscient de la force de l'être qui était en face de moi. Carson, l'astro, venait en souplesse de prendre la direction des opérations ; l'avenir seul dirait si j'avais eu raison de lui faire confiance.

CHAPITRE XI

Le plus difficile fut de convaincre Ur. Le jeune chef paléo n'acceptait absolument pas de croire à la sincérité de l'astro et la sorcière ne nous aidait pas dans cette tâche.

Apprenant notre projet, elle était entrée dans une transe visionnaire.

« L'araignée à tête humaine veut dominer l'Univers. »

En guise de réponse, Parcor avait allumé son dernier chandelier d'argent et disposé un miroir au fond de la tente dans laquelle nous tenions conseil.

— Cette voyante a certainement raison, avait-il répliqué, pourtant je crois que nous n'avons pas actuellement de choix. Ur partira demain avec quelques hommes, Platon raccompagnera et nous construirons cette piste d'atterrissage.

— Et toi ? demandai-je.

— Je rejoindrai le Q.G. de Carson à bord du Brig, ainsi je surveillerai l'astro et nous pourrons rester constamment en contact.

— Par télépathie ?

— Vous tâcherez d'ajouter aux flux télépathiques de votre sorcière l'usage de notre dernier émetteur de campagne, dit Parcor. Il est muni d'une dynamo manuelle qui vous fournira le courant en cas de nécessité, pour ma part j'emploierai l'émetteur de bord du Brig ou tout autre appareil que Carson mettra à ma disposition...

Nous étions partis le lendemain et, depuis plus d'une semaine, après avoir traversé la jungle la plus terrifiante que j'aie jamais vue nous établissions la piste demandée par l'astro. Notre camp avait été installé dans une plaine que dominait le cône menaçant du volcan, à la lisière de la jungle intacte dans un désert de pierres carbonisées par la nuée ardente, et ce soir-là je dormis d'un sommeil haché de cauchemars. Je me réveillai en sueur et mis un moment à réaliser que le mouvement régulier qui me berçait était celui de la toile de tente au-dessus de ma tête. Je m'assis sur le lit de camp sans parvenir à me

rendormir et décidai de sortir. Dans le lointain les paléos chantaient, autour d'un feu aux flammes orangées, une ancienne chanson de la Terre dans une langue oubliée que je ne comprenais pas.

La clarté de Saros illuminait le désert rouge, la piste d'atterrissage à demi terminée brillait comme si elle avait été couverte d'eau. Quelques jeunes plantes carnivores poussaient dans les anfractuosités de roches mais trop petites pour produire un bruit même léger et ce n'était pas d'elles que provenait le glissement furtif qui venait d'attirer mon attention.

J'avancai en direction du village de toile, traversant la piste d'atterrissage, dépassant la resserre à outils et attendis. Le bruit de la mélopée humaine s'était assourdi mais je ressentais sans précision une présence proche. Le bruit furtif qui m'avait intrigué se reproduisit. J'entendis à présent une plainte semblable à celle des lianes carnivores que j'avais vu saigner à mort lorsque pour m'initier Parcor m'avait entraîné dans la jungle.

Dépassant la piste inachevée, je me dirigeai dans un dédale de roches oxydées. La clarté rougeâtre de Saros inondait un paysage ravagé, les pierres aux arêtes coupantes comme des lances menaçaient mes mains à chaque faux pas et je sentais le cuir de mes bottes se cisailer. La plainte reprit tout près à gauche puis il y eut un soupir d'agonie et le silence. Une petite plante carnivore venait de mourir. Là... Tranchée net au niveau de sa veine principale... La plante ne réagissait pas. C'était elle qui avait poussé les cris d'agonie mais à présent elle était morte, et pas une seule goutte de sang ne perlait à l'endroit de la blessure qu'on venait de lui infliger. Le travail avait été exécuté avec une précision et une minutie extrêmes. Aucune trace au sol pour repérer l'agresseur. J'explorai les environs... Personne ! Je regardai un instant les ombres danser sur la toile grège. Je revins sur mes pas et mis Ur au courant.

— Avez-vous entendu parler de tribus vivant ici, ou d'animaux buveurs de sang ?

— Aucun des hommes de ma tribu n'est jamais venu dans cette région, répondit Ur, et nous ne savons de ces lieux que ce qu'en disent nos légendes. Mais je croyais que vous les intégraux aviez fait procéder à des reconnaissances aériennes.

— Ne plaisantez pas ! dis-je d'un ton las. Vous savez bien que tout le monde se fichait de ce qui se passait au Télédanta. C'est pour cette raison qu'il serait intéressant de retrouver l'être qui est venu chercher ce sang cette nuit. Cette région est relativement libre de jungle et il

sera peut-être facile à vos paléos de le pister.

— Je crains que vous ne soyez contraint de le pister vous-même, répliqua Ur. Mes hommes refuseront certainement d'aller plus loin et je pense que dès qu'ils auront terminé leur travail ils demanderont à rentrer chez eux.

Il se retourna : un bruit de frôlement venait d'attirer son attention. Je vis le visage buriné de la voyante se dessiner dans la pénombre. Je me demandai si elle se déshabillait jamais pour dormir ou si elle connaissait l'usage de la brosse à cheveux car jour et nuit elle avait toujours le même aspect fripé et la même toison luisante séparée en deux tresses serrées.

— Parcor veut vous parler, dit-elle. Je n'ai pas réussi à capter son message par télépathie car quelque chose ou quelqu'un s'est interposé.

Ur la dévisagea.

— Peux-tu essayer de reprendre le contact ?

Elle eut un geste de dénégation.

— Impossible, l'obstacle est trop puissant.

— Était-ce important ?

— Vital, je pense.

Ur se tourna vers moi et me montra l'émetteur de campagne dont les fils pendaient.

— Ce système de communication radio fonctionne-t-il ?

Je me levai, branchai les connexions et reliai le tout à la dynamo.

— Tournez cette manivelle, Ur.

Je regardais l'aiguille de l'ampèremètre s'animer sur le cadran d'email.

— Tournez plus énergiquement, je vais tenter d'appeler.

— Encore faudrait-il que quelqu'un soit à l'écoute là-bas.

— Ils sont à l'écoute, affirma la voyante, sinon ils ne m'auraient pas dérangée.

La dynamo à main tournait en sifflant et le haut-parleur commença

à crachouiller.

— Platon, appelle Parcor, dis-je.

— Content de t'entendre, répondit la voix de Parcor dans un affreux grésillement. Carson vient de m'appeler pour me dire que les lianes envahissaient le périmètre de l'institut et que ses bulls étaient en panne de carburant. Les infras combattent au corps à corps à la machette et au coutelas, mais ils ne tiendront plus longtemps. Carson demande si la piste est praticable.

— Elle le sera au plus tôt demain dans la soirée sauf nouveau problème. Le terrain est difficile, très accidenté. Les grosses roches impossibles à déplacer sont nombreuses et nous risquons de manquer d'explosifs brisants.

— Peut-on tenter un atterrissage actuellement ?

— Je ne le pense pas, dis-je, l'avion s'écraserait contre une muraille de roches.

— Pourtant, il faut vous grouiller ! s'exclama Parcor.

— Les paléos n'ont dormi que quelques heures depuis qu'ils sont arrivés et l'endroit que nous avons choisi est le meilleur, tout le reste de cette région est constitué par un vaste chaos de roches coupantes. Un coin infect.

Le bruit d'une rafale d'arme automatique retentit dans le haut-parleur.

— Saloperie d'hyptère géant ! jura Parcor.

L'aiguille baissa sur l'ampèremètre. Je fis signe à Ur de me passer la manivelle et commençai à relayer son effort.

— Un avion léger piloté adroitement pourrait-il se poser actuellement avec une chance de succès, demanda Parcor, en bricolant un système de crochet comme sur les porte-avions ?

— Je n'ai jamais vu de porte-avions, dis-je, et nous ne possédons que peu de matériel. (Je me tournai vers Ur.) Serait-il possible de trouver assez de textile pour fabriquer rapidement un filet ou un système de câbles suffisant pour retenir un petit avion de type 120 ?

— Mes hommes ne sacrifieront pas leurs vêtements, dit Ur, car ce serait abandonner l'idée d'une retraite. Dans la jungle, sans vêtements

corrects, pas d'espoir de survie.

— Et les toiles de tente ?

Ur me regarda.

— Les toiles de tente sont votre confort à vous, les intégraux, c'est donc à vous seuls de décider, mais privés de tentes, vous non plus ne survivrez pas.

— Privé de porteurs paléos je n'aurais plus ni tente, ni rations de survie. Réveillez-vous hommes, commençons le travail.

Un grésillement se produisit dans le haut-parleur, rendant la voix de Parcor inaudible. La voyante qui était restée dans un coin depuis le début de notre conversation s'avança alors et vint se placer devant moi.

— Parcor ne viendra pas parce que Carson ne veut pas qu'il quitte la base sans lui, dit-elle.

— Qu'est-ce que cette histoire ? dis-je. (Puis voyant l'aiguille de l'ampèremètre descendre vers zéro :) Tournez cette manivelle, Ur, tournez.

— Lorsque la piste sera terminée, Carson gardera Parcor en otage, répéta la voyante. Carson veut le vaisseau pour lui tout seul, c'est tout.

Elle baissa la tête et retomba en léthargie. Puis tout à coup, prise d'une sorte de rage, se redressa et me dévisagea, moi qui, tout essoufflé, me cramponnais à la manivelle.

— ... Dans l'Univers, les seuls humains... les derniers... finis.

Je reculai tant l'éclat des yeux de la femme m'impressionnaient.

— Ne t'enfuis pas, humain, écoute, fais ce que je vais te dire, reprit la femme, tu verras. Retourne vers la plante qui a été saignée cette nuit et suis les traces de celle qui emporte le sang, elles sont inscrites sur la terre et tu pourras les voir clairement si tu bois toi-même le sang rouge de la divination. Pars vite ! Emporte une gourde pleine de liquide sacré et marche.

Les yeux étaient devenus fixes, l'attitude raide et extatique, puis comme un escargot qui rentre dans sa coquille, la femme se tassa et sombra dans un profond sommeil.

La gorge serrée, je regardai les ombres danser sur la toile de tente

qu'éclairait le bec des lampes à huile, une odeur douceâtre baignait l'air.

— Cette femme est folle, bien entendu, dis-je.

— Non, dit Ur, elle a le don de lire dans les esprits et sait que mes hommes ont décidé de rentrer chez eux.

Il montra l'horizon. Le cône du mont Saint Helen 2 se dessinait dans la clarté rouge de Saros.

— Ce volcan est maudit, dit-il... Mes hommes n'accepteront pas de s'en approcher davantage.

— Superstition, répliquai-je.

— Pensez ce que vous voulez, dit Ur. Mais une légende tenace court chez nous qui dit que le volcan sert de repaire au monstre et que tous les paléos qui approchent du monstre seront dévorés. Vous avez entendu parler du Minotaure ? Le monstre crétois.

— Je ne connais ni le Minotaure, ni les Crétois, répliquai-je, et je persiste à dire que votre sorcière et vos paléos sont superstitieux.

— Pensez ce que vous voulez, dit Ur, cela ne changera rien à l'attitude qu'adopteront mes hommes. Bien que je sois leur chef élu je ne pourrai rien pour les convaincre de vous obéir... (Un long silence.) Je pense que vous devriez tenir compte de ce que vous a dit notre voyante. Cette femme ne vous veut pas de mal, elle a simplement cherché à vous prévenir et à vous donner les moyens de continuer votre tentative désespérée... Le sang végétal qui rend lucide existe et si vous le buviez, certaines de vos facultés seraient augmentées dans des proportions appréciables. Cela pourra vous être utile mais naturellement cela ne vous empêchera pas de vous jeter dans la gueule du loup.

— Je n'ai pas d'autre choix, répliquai-je.

— Soyez persuadé que dans la mesure de mes moyens, je continuerai à vous aider.

À l'horizon le volcan gronda, lâchant une gerbe de flammes.

— Parcor, dis-je, nous l'avons oublié.

Je me précipitai dans la tente et tournai la manivelle comme un forcené.

— Je serai là demain matin en bout de piste, essaie d'alléger ton zinc au maximum mais apporte tout de même des rations de survie, de l'armement et le maximum des gourdes de flotte, je tendrai une corde de toile de tente en bout de piste et tâche de ne pas la louper ! criai-je.

Mais à l'autre bout des ondes, personne ne répondit.

CHAPITRE XII

La voyante passa cette nuit-là à scruter les signes et prit sa décision bien avant le lever du soleil. J'entendis un remue-ménage général, constatai que les hommes d'Ur rassemblaient leurs affaires et s'apprêtaient à partir en m'abandonnant à mon sort.

À cet instant, j'éprouvai un profond sentiment de découragement et commençai à me demander si je ne ferais pas bien de suivre le mouvement lorsque Ur parut à mes côtés. Son approche avait été totalement silencieuse et il me fit signe de le demeurer moi-même.

— Venez, murmura-t-il.

Il m'entraîna rapidement vers la jungle au travers de la piste d'atterrissage inachevée et encore parsemée de gros blocs qui la rendaient totalement impraticable. Les outils primitifs, leviers et masses destinés à briser les pierres gisaient abandonnés sans ordre comme si les travailleurs, soudain pris de panique, avaient abandonné le chantier en hâte. Travaillant seul, même en utilisant les dernières charges d'explosifs brisants, j'en aurais pour des jours et des jours à dégager les cinquante mètres nécessaires pour poser le Brig 120 sans casse. Pourquoi, dans ces conditions, ne pas suivre les paléos et rentrer au camp de base ? Mais Ur m'entraînait très loin dans la jungle. Dans une clairière j'aperçus la voyante qui brûlait des herbes en lançant vers le ciel d'incompréhensibles anathèmes.

— Puisque nous allons vous laisser continuer seul, le moment est venu de vous initier à cette planète, me déclara Ur.

Je le regardai sans comprendre.

— M'initier ?

— Voyez-vous, monsieur l'intégral, Standar n'est pas une planète ordinaire et ne l'a jamais été, dit Ur. Vous, les intégraux, avez toujours vécu dans des villes copiées sur celle de la Terre, mais lequel d'entre vous s'est jamais posé la question de savoir quelle était la véritable nature de ce monde ? Les esclaves infras fournissaient une matière de travail facile à manipuler et pour le reste vous aviez pris l'habitude de vous fier à l'intelligence malade des astros. Vous n'êtes qu'un journaliste d'Hippodamos, c'est-à-dire bien peu de chose dans ce

monde, malheureusement !

Tout en parlant, il m'entraînait vers la barrière frémissante des lianes carnivores dont je voyais la lisière s'animer de mouvements circulaires au fur et à mesure de notre avance. Ur portait un petit sac de peau et son couteau brillait d'un étrange éclat dans la nuit.

— Prenez ce sac, ordonna-t-il.

Je reçus l'objet et rattrapai le jeune paléo en observant avec inquiétude le mouvement précis et calculé des larges disques d'apparence métallique qui servaient de feuilles à la plante la plus proche. Je les voyais pivoter avec lenteur, mais précision, à la manière d'antennes radar. L'odeur que répandait le puissant végétal procurait une sorte d'ivresse et je ne voyais plus le jeune chef paléo que sous la forme d'une ombre ondulant dans la lumière de la lampe à huile.

— Avancez, monsieur l'intégral, ordonna Ur.

Cet ordre m'atteignit alors que j'allais perdre conscience du lieu où je me trouvais et me jeter comme une mouche ivre dans la corolle violette qui palpitait devant moi. C'était une étrange sensation que ce désir de plonger dans l'inconnu de la plante. La corolle, à cet instant, m'attirait comme un sexe et le plaisir qui m'était promis devait dépasser de loin celui que procure l'amour d'une femme. Alors que je luttais contre l'inférieur désir, je vis Ur, une lame d'obsidienne à la main...

— Approchez encore.

L'odeur de la plante s'épaississait. Un mirage se forma devant mes yeux. Une image de femme voluptueuse et offerte ; ses seins étaient comme des fruits et l'odeur de son corps appelait.

— Attention ! hurla Ur. Cessez d'avancer et passez-moi le sac.

Je n'entendais plus et continuais à progresser. Un choc puissant me ramena à la réalité. Ur venait de me gifler ; une énorme claque ; la lumière de Saros se refléta sur la surface polie de la plus proche des feuilles. Je distinguai une bouche armée de trois séries de dents recourbées faites pour percer et retenir la proie ; tout autour des ventouses palpaient.

— Ouvrez le sac ! ordonna Ur.

Le regard du jeune chef était glacé, déterminé et je sentis sa force tranquille pénétrer en moi.

— Ouvrez le sac ! répéta-t-il.

Comme un automate, j'obéis ; je vis la main du paléo élever la lame et trancher ; le sang jaillit d'abord lentement puis plus vite. Tandis que, dans un effort désespéré pour se protéger, la liane abaissait ses ventouses vers moi. D'un geste imprévisible Ur coupa le nerf qui animait le membre végétal et le bras retomba inerte ; le sang coulait maintenant avec violence et gonflait le sac, mais l'odeur entêtante qu'émettait la plante revenait, obsédante, et de nouveau, je retombai, victime d'hallucinations. « Je me trouvais à Hippodamos en compagnie d'une des plus jolies Terriennes d'autrefois. C'était une des dernières femmes à avoir connu à la fois Standar et la Terre. Les Terriennes étaient réputées comme étant beaucoup plus expertes que les intégrales de Standar et l'art amoureux leur était plus familier que n'importe quel autre... »

Une nouvelle et puissante claque me réveilla. J'aperçus les yeux glacés du chef paléo.

— Lâchez ce sac à présent.

J'obéis machinalement et vis sur ma main couler un filet vermeil. Devant moi, la liane achevait de s'affaïsser comme morte mais une plainte montait de la jungle tout entière comme si la totalité de la masse végétale avaient ressenti l'outrage et la blessure. Un appel irrésistible et je me retins pour ne pas faire un pas en avant puis un autre. Je sentis Ur retirer le sac de mes mains et me ramener en arrière, mais je ne retrouvai la pleine conscience qu'une fois revenu au campement.

Les deux porteurs paléos me regardaient tout étonnés de me voir pâle et couvert de sang aux côtés de leur chef calme et glacé.

CHAPITRE XIII

Depuis des jours et des jours, je suivais seul cette trace que mes yeux, rendus sensibles aux radiations résiduelles, par le mystère éprouvé du sang végétal, détectaient mieux qu'une machine. J'avais marché et marché encore, mais la piste interminable continuait à l'infini, tandis que le cône du volcan que je croyais pouvoir toucher de la main reculait sans cesse. Épuisé, je m'affalai sur une table de pierre brillante ; lentement, je laissai couler les dernières gouttes de sève dans ma gorge asséchée et l'idée me vint que sans doute j'allais mourir dans ce désert de pierres. Les derniers mots d'Ur retentissaient dans mes oreilles.

« — Vous n'êtes qu'un journaliste d'Hippodamos, c'est-à-dire bien peu de chose dans ce monde. »

Je m'allongeai sur le dos et fermai les yeux, le sang de sève que je venais de boire activait mes facultés télépathiques et des images flottaient devant moi. Mais sans ordre, incohérentes, des lambeaux de réalités lointaines. Carson jeté hors de son fauteuil d'argent par les derniers infras révoltés. La jungle envahissait le centre d'où, à l'aide de ses membres grêles, Carson cherchait à s'échapper. Mais son intelligence immense ne l'aidait pas dans cette tâche, il lui aurait fallu des jambes normales, tout simplement, et aussi des bras capables de tenir une arme de destruction...

... Épuisé, je somnolai longuement, indifférent à la menace que faisait peser sur moi la marche aveugle d'une colonie de fourmis bleues.

Je m'éveillai malade, aussi fatigué que lorsque je m'étais endormi. Le soleil était bas sur l'horizon rouge, un énorme hyptère bourdonnait à la recherche d'une proie et je pensais qu'ainsi étalé sur la roche j'offrais une cible magnifique à l'aiguillon suceur de l'énorme insecte. Aussi je me laissai glisser vivement à terre et sentis la roche aiguë déchirer le cuir de mes bottes et atteindre la chair. La coupure que je venais de me faire était profonde, et le flacon de désinfectant aux trois quarts vide. Je versai le reste sur la blessure et sortis un bandage d'urgence d'une pochette ayant appartenu à l'armée de Carson. Puis je relevai la tête vers le ciel. L'hyptère s'était éloigné poursuivi par deux vampires et il fuyait, mais un faible bourdonnement venait de

remplacer le bruit d'ailes de l'insecte. Un avion vrombissait là-haut. Un petit zinc à ailes haubanées qui venait de l'est, la direction du camp. Sans plus attendre je déroulai une bande de pansement et la fis flotter dans le vent. Elle mesurait trois bons mètres de long et sa blancheur faisait tache dans le décor rougeâtre. Une chance...

L'avion disparut à l'ouest puis revint au sud. Il tournait en rond, accomplissait des cercles.

« Pourvu qu'il me voie », pensai-je.

Je me concentrai, émis un flash télépathique trop faible, l'effort accompli pour suivre la trace infrarouge m'avait vidé de mes facultés psychiques. Je sentais mes ondes d'appel fluctuer sans pouvoir contrôler réellement leur destination.

Chancelant, épuisé, je lançai un dernier appel avant de m'effondrer la tête vide sur la pierre fine. Il me semblait que l'eau de l'océan acide de Standar envahissait ma cervelle délavée. Mais tout à coup le bruit de l'avion s'amplifia. Il revenait et cette fois fonçait droit sur moi. Je le voyais grandir rapidement et bientôt distinguais les détails de sa structure. C'était un petit monomoteur à carénage de cuivre rouge dont la grande hélice de bois battait l'air en vibrant. Il me survola à moins de vingt mètres, montra ses cocardes ornées d'une pieuvre violette aux armes de l'armée de Carson et revint. Le pilote se pencha, cria quelque chose. Je distinguai un bref instant la barbe cirée de Parcor. Le commandant s'éloigna, vira sec et revint, jeta un cylindre de laiton qui tomba juste à mes pieds. Sur la feuille roulée à l'intérieur, une phrase :

« Bien reçu ton appel télépathique. Je vais me poser sur un terrain lisse que j'ai repéré à environ dix kilomètres au nord de l'emplacement où tu te trouves actuellement et je t'y attendrai le temps qu'il faudra. » L'avion revint. Je fis signe que j'avais compris et vis tomber devant moi une poche de cuir qui s'aplatit avec un floc lourd.

— *De l'eau et du sang végétal !* cria Parcor, achevant son virage.

L'avion s'éloigna et je repris ma marche avec précaution. La poche de liquide était tombée sur les pierres coupantes comme des lames de rasoir. Parcor avait certainement prévu la chose car le cuir épais qui constituait l'enveloppe s'y était entaillé sans se crever tant il était épais.

« Du cuir de bolif centenaire », songeai-je. C'était tout Parcor d'avoir songé à employer ce type de matériaux à une époque où sur

Standar tout était devenu fragile et mince... Et là-dedans, le liquide se conservait frais ; j'avalai une rasade de sang végétal et constatai avec plaisir que ma vision spéciale était revenue nette et de nouveau je perçus le rayonnement résiduel des traces de celui ou celle que je poursuivais depuis tant de jours.

Réconforté, j'achevai d'enrouler la bande de pansement autour de mon pied blessé. Je procédai avec attention en songeant aux dix kilomètres supplémentaires à accomplir dans cette rocaille. Mais je nouai le ruban de toile et je me redressai. Dans le lointain, le bruit du moteur de l'avion avait pris une sonorité inquiétante.

Parcor tournait en rond et, chaque fois qu'il pointait le nez de son appareil vers le nord, semblait se heurter à un invisible obstacle. Le petit moteur s'emballait. Habile pilote, le commandant réussissait chaque fois le miracle d'éviter les crêtes aiguës qu'il survolait avant de monter de nouveau à l'assaut du mur invisible.

« Il ressemble à un poisson collé à une vitre », songei-je.

Puis télépathiquement, je conseillai à Parcor de renoncer à se poser.

« Rentre au camp là-bas, répéta-t-il mentalement, j'ai de l'eau et du sang en suffisance. »

« Trop tard ! »

Déséquilibré, l'appareil de Parcor glissait sur l'aile. Je le vis accrocher le sommet des roches et achever son parcours dans une glissade qui désarticula la carlingue. J'entendis claquer les tôles et vis voler la poussière. Je craignis de voir monter les flammes d'un incendie, mais le petit coucou léger n'avait pas l'intention de griller son pilote et acheva sa course à la manière d'une luge folle pour stopper contre un monticule de bauxite rouge sombre. L'accident s'était produit à moins de deux kilomètres. D'une main preste, j'attrapai l'outre de sang, passai la courroie de cuir à mon épaule et fonçai.

Je trouvai Parcor assis sur une roche taillée en forme de trône romain. Le commandant vérifiait le bon ordonnancement de sa barbe dans un miroir ovale tiré de la poche de son blouson d'aviateur de la guerre de 1940.

— Content de te voir, Platon, dit-il.

CHAPITRE XIV

— Je suis venu pour te remettre ce télégramme, dit Parcor.

Il me tendit un feuillet bleu froissé :

Attends vos rapports spéciaux ainsi que les articles grand public. En particulier relation détaillée de la victoire de nos forces contre celles de Carson.

Je vous signale qu'Hippodamos est en partie envahie par la jungle. Mais dans les quartiers protégés la vie continue et le journal tourne... Que fichez-vous ?

Moreau

— Ton rédacteur en chef t'a fait expédier ça par ballon spécial, pigeon voyageur et porteurs paléos.

J'ignorai le regard ironique de Parcor, froissai la feuille et la regardai voler dans le vent brûlant qui balayait le désert. Je songeai un instant à la stupidité de mon rédacteur en chef, à la stupidité de tous les intégraux d'Hippodamos qui vivaient en vase clos, cherchant seulement à oublier le monde effroyable qui les environnait. Puis mon regard revint se poser sur le visage imperturbable de mon compagnon. D'un geste familier il lissait sa barbe cirée.

— J'ai passé la nuit qui a suivi le départ des paléos à tresser des toiles de tentes pour confectionner un câble d'arrêt de type porte-avions pour faciliter mon atterrissage et ensuite je t'ai attendu en vain. Impossible de rétablir un contact radio avec la base.

— La situation en jungle s'est brusquement aggravée, expliqua Parcor, et nous avons dû faire mouvement d'urgence très peu de temps après notre ultime contact radio. Les infras de Carson s'étaient révoltés, mais contre l'astro cette fois. Ils en avaient assez de se faire saigner.

— Et qu'est-il devenu ?

— Je n'en sais rien. Lorsque moi et mes hommes sommes arrivés à son Q.G., il ne restait plus rien des bâtiments en dur, tous engloutis

par les lianes qui progressaient rapidement en direction du dernier espace libre empli de matériel abandonné. Chars, lance-flammes, canons de 155 court, des cadavres d'infras pendus partout et quand je dis cadavres, je devrais dire des sacs vides enveloppés d'un uniforme.

— Tu penses donc que maistre Carson est mort ?

— Il existe peut-être une chance qu'il ait survécu. Les paléos ont relevé les traces d'une petite colonne motorisée qui filait vers le désert, deux blindés lance-flammes, trois camions-citernes et une unité de lutte chimique anti-lianes. Je suppose que voyant qu'il n'aurait pas le temps d'attendre l'achèvement de votre piste, l'astro a réuni ses dernières ressources mécaniques pour tenter sa percée. Mais selon mes paléos, la jungle gorgée de sang infra était devenue tellement agressive et vigoureuse que les chances de survie de cette expédition me paraissent des plus minces.

Satisfait de l'éclat qu'à force de les lustrer il avait communiqué à ses bottes, il referma le nécessaire de cuir après y avoir rangé sa brosse de soie de sanglier terrien, et accrocha ensuite la clef de cuivre à un clip de sa ceinture.

— Naturellement, reprit-il, le départ de Carson et le tien me laissaient sans ressources. Ur avait emmené les meilleurs de ses hommes et ce n'était pas la petite équipe qui pouvait me permettre de me sortir d'affaire. J'ai donc passé le temps qui me restait à bricoler le petit P20 de l'astro. Faire le plein et surtout trouver les quelques dizaines de litres de carburant nécessaires à ma tentative : rude affaire ! parce que les plantes avaient envahi les dépôts. J'ai embarqué le matériel de survie et il ne me restait plus qu'à réussir mon décollage. J'ai poussé le moteur à fond pendant que les paléos tenaient le zinc. Lorsqu'ils l'ont lâché, je suis parti comme une fusée.

— Et eux ?

— Ils ont rejoint Ur qui leur avait envoyé un messenger. C'est d'ailleurs comme cela que j'ai appris certaines choses curieuses te concernant...

Il toussota :

— Dis-moi, est-ce vrai, comme le prétend Ur, que tu es capable de détecter sur le sol des traces incertaines que nul autre ne devine que toi ?

— Tu veux dire le rayonnement résiduel laissé par les pas des

étrangers qui circulent dans ce désert ?

— C'est cela, oui, dit Parcor avec une moue dégoûtée.

— Elles me guident depuis mon départ du camp, si c'est cela que tu veux savoir.

— Alors, répliqua Parcor en allumant un cigare, je pense que nous allons les suivre ensemble... Parce que je commence à croire que tout cela cache quelque chose de pas ordinaire...

— Tu commences à croire !!!

J'observai Parcor. Le commandant se moquait-il de moi oui non ? Mais le digne officier fumait son cigare avec sérieux comme s'il avait été assis au *Terra Club* devant un cherry.

— Et... quand partirons-nous ? demandai-je.

— Le plus vite sera le mieux, mon cher. Mais auparavant nous allons prendre le temps de soigner ton pied. J'ai dans la carlingue disloquée de cet avion tout le nécessaire, une tente de trois cents grammes, des rations de survie et j'ai pris la précaution de t'amener des bottes neuves, en cuir de bolif centenaire. Des bottes convenables... en quelque sorte.

Il montra mes bottes coupées, tailladées.

— Parce qu'avec celles-ci, tu ne serais pas en état de réaliser le voyage et ton rédacteur en chef ne serait pas heureux.

CHAPITRE XV

Je crois avoir signalé en commençant à enregistrer cette bande que je venais de perdre ma compagne Zwerda et je pense que j'ai été un peu ingrat envers elle en la passant sous silence pendant tant de temps. En fait, je n'ai rencontré l'adolescente que dans les derniers moments de cette terrible aventure qui devait marquer comme je le crois aujourd'hui la fin de mon existence ainsi que celle de tous les humains ou humanoïdes ayant jamais peuplé Standar.

La première fois que Parcor et moi-même aperçûmes Zwerda, elle observait une mouche. Le fait pourrait paraître de mince importance si cette mouche n'avait pas été un animal extraordinaire dans un décor qui ne l'était pas moins. En effet, la nuée ardente qui avait ravagé la contrée dans laquelle nous venions de pénétrer avait taillé la jungle comme un gigantesque coup de sabre aux bordures nettes. D'un côté l'enfer verdoyant, de l'autre un désert semi-vitrifié.

L'endroit que survolait la mouche avait été dans le passé un astroport géant avec ses tours de lancement, ses aires d'atterrissage et ses multiples bâtiments de service, mais à présent ces ruines émergeaient d'une végétation carbonisée et la mouche n'avait trouvé qu'une aire de ciment désolée pour s'y poser à l'écart des dangereux buissons de lianes carnivores aux feuilles gluantes qui commençaient déjà à repousser partout. Sans stopper le tourbillon permanent de ses ailes aux reflets de métal, l'énorme insecte inspectait le sol minutieusement à la recherche d'improbables traces d'activité humaine.

C'était un étrange animal au corps corseté de métal, aux ailes multiples brillant dans la lumière et aux yeux à facettes triples surmontés d'une série compliquée d'antennes vibratiles. Elle opérait avec précision et rapidité tandis que ses innombrables détecteurs microscopiques demeuraient aux aguets.

En se penchant sur elle, muni d'un microscope, un observateur attentif aurait pu distinguer une incroyable série de récepteurs radars en rotation permanente et il en aurait déduit que l'insecte était infailliblement protégé contre toutes les attaques imaginables. Une véritable cuirasse métallique protégeait son corps gonflé et elle volait en produisant un bourdonnement obsédant qui emplissait le silence de

la jungle. Mais Zwerda n'avait de regard que pour la plante rouge. L'approche de la mouche géante excitait considérablement ce végétal étrange et les flots de parfum s'étaient mis à couler de sa corolle.

Naturellement, comme Zwerda l'avait prévu, la mouche plongea vers cet enfer parfumé et la corolle se referma d'un coup. Zwerda tira le poignard d'obsidienne de son fourreau de cuir. Elle voyait devant elle la plante engloutir lentement l'insecte géant et le sang rouge s'absorber dans les veinules végétales. Lentement, la plante se gonflait des sucres de l'insecte et les spasmes de plaisir qui la parcouraient secouaient ses feuilles. Zwerda attendit encore, prépara soigneusement le sac de peau qu'elle avait amené, accroché à sa ceinture, et lorsque la plante eut achevé de digérer sa capture elle trancha d'un coup sec la veine du végétal. Je n'eus pas le temps d'entendre le cri poussé par la plante car le sang giclait avec force et elle ne voulait pas en perdre une goutte. Zwerda semblait avoir un besoin devenu vital de ce sang. Elle en recueillit avec soin les dernières gouttes, referma le sac d'un geste vif, tira comme elle put la plante morte dans un creux formé par des branches pourries et s'enfuit. C'était une jolie paléo paraissant âgée d'une quinzaine d'années avec un corps tanné par le soleil et les muscles joliment allongés, mais durcis par la vie sauvage. Ses cheveux coupés court formaient une couronne autour de son visage triangulaire où brillaient des yeux verts et vifs.

D'un bond souple, elle enjamba une série de troncs abattus et disparut sous les lianes.

La plaine apparaissait au-dessous d'elle au travers des feuillages orange et verdâtres des plantes, mais elle grimpait sur les flancs du volcan dont le cratère s'illuminait par saccades dans un grondement impressionnant. Le sentier était ardu et fait de pierres coupantes, mais elle ne s'en préoccupait pas.

Après avoir escaladé une croupe pierreuse qui brûlait sous le violent soleil elle atteignit l'entrée d'un tunnel. Une porte métallique brillante la fermait et autour d'elle la pierre de la paroi rocheuse vitrifiée semblait avoir été fondue par un gigantesque chalumeau. Cette surface polie renvoyait les rayons du soleil rouge et la chaleur dans l'axe de la paroi était insoutenable, mais Zwerda connaissait à merveille le chemin d'approche et avait su se glisser derrière les roches avant de s'engouffrer dans la bouche sombre.

Elle réapparut une heure plus tard. Le soir venait, mais Saros était déjà haut dans le ciel nocturne lorsqu'elle atteignit enfin le grand vaisseau interstellaire qui lui servait de refuge. La haute silhouette de

cette machine impressionnante, la première que je voyais de ma vie, émergeait d'un paysage de tours de lancement à demi ruinées auxquelles s'accrochaient des lambeaux de lianes carbonisées par la récente éruption du M.S.H. 2. La porte du sas s'ouvrit devant la jeune femme et se referma dans un mouvement parfaitement synchronisé. Au-dessus de ce vantail je distinguai, dans l'arrondi des puissantes jumelles de nuit que m'avait tendues Parcor, une plaque de métal portant l'inscription : *Expérimentation Alpha Navette 435*.

— Voilà donc l'être que nous poursuivions, dit Parcor. Le buveur de sang... Une frêle paléo.

— Je pensais, ajoutai-je, que les paléos craignaient cette région comme l'enfer lui-même.

— Une paléo qui habite un interstellaire en état de marche n'est pas une véritable paléo, répliqua Parcor, mais plutôt une prêtresse.

— De quel dieu ? ironisai-je.

— Le Minotaure moderne qui hante ces régions.

— Encore une histoire ! dis-je agacé.

— Le Minotaure dévorait ses servantes et habitait un temple labyrinthique dans lequel seuls les invités pouvaient circuler sans périr. En réalité, les prêtres crétois achevaient eux-mêmes les victimes pour masquer la cruelle vérité.

— Quelle cruelle vérité ?

— Leur dieu était mort depuis longtemps. Le Minotaure buveur de sang n'était autre qu'une sorte inconnue de monstre, mais les Crétois tenaient à leur dieu au point de lui livrer eux-mêmes leurs propres filles pour apaiser son courroux. Le cas qui nous occupe paraît plus simple et notre Minotaure actuel paraît se contenter de sang végétal. Je pense donc que c'est l'éruption du volcan qui aura sapé les bases de « sa » survie.

— Comment donc ? demandai-je effaré par l'assurance avec laquelle le commandant conduisait sa démonstration.

— Les lianes gorgées de sang spécial sont devenues rares après l'éruption et pour nourrir son monstre notre prêtresse a dû agrandir son rayon de recherches, ce qui l'a conduite aux abords de ton camp.

— Cette explication ne me plaît guère, dis-je. D'abord, rien ne

prouve que l'interstellaire soit en état de marche. La jeune paléo peut fort bien avoir découvert ce refuge par hasard, elle sera passée devant l'œil magique qui commande l'ouverture du sas le jour de l'éruption et se sera précipitée à l'intérieur. Ce qui lui aura valu son salut car un interstellaire de la taille de celui-ci est conçu pour résister à des échauffements bien supérieurs à celui que lui a infligé la nuée ardente.

— Je pense, au contraire, que la prêtresse connaissait l'existence de ce refuge avant l'éruption qui avait probablement été prévue par le dieu, dit Parcor. Celui-ci a ordonné à ses desservants de se réfugier d'urgence dans des abris sûrs. L'interstellaire en est un sans doute, le meilleur.

Le commandant jeta sur moi un regard dépourvu d'humour.

— Le seul problème est de savoir combien de desservants ont survécu à l'éruption.

Cette histoire de dieu m'agaçait au plus haut point. J'avais toujours considéré Parcor comme un original, certes, mais original doté de raison, or voilà qu'il me tenait des propos dignes d'un sectateur des pionniers de l'Apocalypse ou de M. Looo.

— Il serait désagréable pour nous qu'ils soient nombreux à avoir survécus car nous ne sommes pas armés pour les combattre, continuait-il.

— Cette jeune femme ne semble pas bien dangereuse, répliquai-je ; je serais plutôt porté à croire qu'elle ravitaille dans cette grotte quelqu'un de blessé ou de malade.

— Dans ce cas, elle serait restée avec lui, tout à l'heure.

— Admettons donc qu'il ne s'agisse ni d'un hôpital, ni d'un abri contre les éruptions, ne serait-il pas plus simple d'imaginer cette grotte comme un appendice technique, un couvoir d'œufs ou de fœtus d'astros par exemple ? Cette jeune femme serait dans ce cas, chargée de leur élevage.

— Les astros sont des êtres humains et je ne pense pas que leurs fœtus se nourrissent de sang végétal, coupa Parcor. Non, je pense que la nature du dieu qu'abrite ce temple est fort différente.

— Et cette « chose » aurait choisi une frêle adolescente comme mère nourricière.

— Une frêle paléo, insista Parcor, ce qui n'est pas du tout la même

chose. Souviens-toi... Ur disait toujours ignorer la véritable nature de la mission réservée aux membres de sa tribu.

— Dans cette hypothèse la chose que cette adolescente nourrit dans le temple ne serait autre...

— ... Que « Lui », termina Parcor... Je vois que tu m'as compris.

Dans le lointain, le cône du M.S.H. 2 s'enflamma. Une gerbe d'étincelles projetées à une altitude prodigieuse s'éparpilla comme un feu d'artifice dans le ciel nocturne.

CHAPITRE XVI

La porte de métal bleu s'encastrait dans le flanc de la colline vitrifiée comme si elle avait été ajustée par quelque orfèvre de talent et les coulées de roches en fusion qui maculaient la surface métallique semblaient avoir été produites par l'action d'un sculpteur surréaliste, mais leur épaisseur masquait partiellement des représentations de monstres dont quelques-uns me parurent particulièrement horribles.

Elle céda à la simple pression de ma paume et coulissa avec une incroyable légèreté. J'avancai d'un pas, mais Parcor me retint.

— Attends, dit-il, avant d'entrer il faudrait que tu retrouves tous tes talents d'extralucide ; il me reste un peu de cette sève spéciale que t'a conseillée la sorcière d'Ur. Bois.

J'empoignai la gourde qu'il me tendait et fis gicler le liquide douceâtre dans ma gorge.

Une légère sensation d'ivresse me gagna instantanément. Pourtant, l'obscurité menaçante de la salle dans laquelle nous venions de pénétrer me paraissait inquiétante et la perception de présences multiples me gênait.

Je frissonnai.

— Couvre-toi, me dit Parcor en me tendant un anorak de synthétique ultra-léger marqué au dos des armes du Rugby Sporting Club de Lezignan. Cet objet a été conçu et fabriqué par les Terriens, tu verras il est efficace.

Les quelques grammes de tissu m'enveloppèrent et je sentis instantanément une douce tiédeur.

Le bruit des bottes à talons ferrés de Parcor claqua sur le dallage. Nous avançons, éclairés par une lampe à huile à trois becs que le commandant tenait dans sa main droite. Cette faible lumière faisait danser nos ombres immenses sur les parois polies d'une vaste pièce au fond de laquelle je distinguai deux portes rondes semblables à celles des grands sous-marins nucléaires conservés au musée de la marine d'eau profonde d'Hippodamos. Juste au-dessus de ces voies d'accès une plaque rédigée en plusieurs langues inconnues de moi, mais que le

commandant vicomte savait lire.

— C'est rédigé en anglais, en russe, en swahili et en espagnol, me dit-il ; le petit astérisque en bas me paraît être du français.

— Traduis, demandai-je.

— Expérimentation Alpha, Zone Chaude, entrée interdite sauf laissez-passer spécial. Tenue aseptique exigée.

— Ils auraient pu écrire cela en galactique moyen, observai-je.

— Lorsqu'« IL » a débarqué ici, le galactique moyen n'était parlé que par les astronautes. Les chercheurs et les techniciens jugeaient cette langue trop pauvre.

D'une main décidée, Parcor abaissa un levier inséré dans la paroi. Le sas s'ouvrit à la manière d'un obturateur photographique découvrant un couloir. Impression d'une présence étrangère extraordinairement forte ! Mes yeux aux performances augmentées par la sève distinguaient des traces résiduelles de pas. Quelqu'un venait à peine de franchir la porte.

— Nous ne sommes pas en tenue aseptique et nous ne détenons pas le laissez-passer spécial, remarqua Parcor, mais j'estime que le dieu est d'accord pour nous laisser pénétrer.

— Tu dis n'importe quoi ! répliquai-je. Il y a seulement quelques minutes tu affirmais que le dieu était mort.

— J'ai changé d'avis, dit Parcor, et je pense maintenant qu'« IL » est seulement très malade ou en perdition, c'est ce qui explique son indulgence à notre égard. Je suppose qu'« IL » a besoin de nous.

Il faisait tiède dans cette salle, presque étouffant.

— 37 degrés, précisa Parcor, la chaleur du corps humain. Tu comprends naturellement que nous sommes ici dans la salle de manipulations génétiques proprement dite. Les opérateurs humains qui travaillaient pour « Lui » se tenaient devant ces pupitres de microchirurgie et opéraient l'œil fixé sur ces écrans qui leur fournissaient au microscope électronique une image grossie un ou deux millions de fois.

Naturellement, les appareils constitués de fins rayons laser étaient munis de démultiplicateurs inversés, ce qui permettait aux opérateurs de coller deux microbes entre eux ou de réparer sans problème les

connexions d'un neurone de moustique.

— De la super-mécanique de précision, dis-je.

— C'est naturellement dans ce laboratoire secret qu'« IL » concevait ses monstres avant de les tester en grandeur nature dans l'environnement immédiat. C'est probablement comme cela que quelques gènes fous se sont échappés pour vivre leur vie.

— L'explication me paraît simpliste, dis-je. Les gènes ne sont que des signaux complexes qui ordonnent la construction d'un être vivant mais nécessitent pour se développer le support d'un ventre maternel, d'un œuf ou d'une graine. À défaut on pourrait imaginer un ovule artificiel mais je ne vois pas des gènes se reproduire comme cela sauvagement dans la nature.

— Les gènes non, répliqua Parcor, mais les monstres tout constitués oui. À partir du moment où « Ses » créations étaient dotées d'un appareil sexuel, elles pouvaient se reproduire et c'est justement l'expérience qu'« IL » a dû tenter ici. Munir ses monstres de moyens autonomes de reproduction.

— Mais dans quel but ?

— Un but commercial tout simplement.

Il se tourna vers moi, souffla sa lampe à huile dont les mèches fumèrent en répandant un lourd parfum dans l'atmosphère immobile.

— Le nombre énorme d'alvéoles d'incubation confirme ma théorie, dit-il. « IL » était parvenu au stade industriel.

Je me sentais ivre puis la réalité bascula : J'eus un instant la vision de la voyante qui dans sa clairière brûlait ses herbes. Cette sorcière tentait de me faire parvenir un message que mon esprit alourdi ne réussissait pas à capter. Puis l'usage de mes sens normaux me revint. Parcor me tenait par le bras, avançant dans d'interminables couloirs toujours éclairés par cette lumière funambulesque qui provenait des transparences dans lesquelles je crus distinguer des tubes entrecroisés à l'infini et dans lesquels puisait un sang rouge. Dans les tréfonds, un cœur gigantesque battait. Nous descendîmes d'innombrables plans inclinés, croisâmes des batteries d'incubateurs dans lesquels couvaient des monstres multiformes. Nous dépassâmes des fresques représentant quantité de planètes inconnues et des photos tridimensionnelles de villes ignorées de tous, puis je vis des amalgames cellulaires entrelacés que nourrissaient des masses de plasma coagulé, le tout éclairé par des

lampes à photosynthèse alimentées par une profonde centrale dissimulée au cœur du volcan et tirant son énergie des forces telluriques sans arrêt en mouvement dans les entrailles de la planète.

J'allais d'un pas rapide, guidé par un instinct infailible ; je ne savais plus qui de Parcor ou de moi conduisait la marche. Toujours plus profond, toujours plus loin du monde des hommes. J'allais avec assurance là où jamais aucun humain informé (j'avais été journaliste et je croyais l'être encore) n'avait jamais été.

— Je crois que nous y sommes, dit Parcor.

La voix de mon ami était devenue caverneuse, rendue telle par la configuration exemplaire des lieux. Une acoustique spécialement étudiée par ordinateur pour modifier le timbre ordinaire des voix et rendre plus solennel encore le porche de bronze sculptural qui nous barrait désormais la route.

Je vis Parcor tenter de mettre en route un mécanisme d'ouverture, mais sans succès. Je me sentais éloigné de lui, le temps ne coulait plus pour moi.

— C'est impossible, dit-il, je ne comprends pas.

— Laisse-moi, dis-je, je dois entrer sans toi.

J'avancai. Le porche incroyable s'ouvrit et se referma derrière moi. J'étais seul.

CHAPITRE XVII

La pièce où je me tenais était ovale avec un plafond métallique coulé d'un seul bloc, aucun raccord visible, ni aucune autre issue que le couloir par lequel je m'étais faufilé tant il était étroit. Ni écran, ni système de télémanipulation n'apparaissaient nulle part. Seul objet devant mes yeux, une statue d'homme très jeune traitée de façon réaliste. L'homme souriait ; le regard triste lointain, la peau très blanche comme jamais personne ne l'avait eu sur Standar. Il semblait perpétuellement vouloir dire quelque chose mais ses lèvres figées dans ce demi-sourire énigmatique garderaient sans doute à jamais le secret de l'artiste qui l'avait sculpté.

Un socle de verre servait de piédestal à cette étrange statue vivante et sur ce socle une main avait déposé une coupe d'or finement ciselée dans laquelle brillait un liquide ambré.

« Si cela est la statue du dieu des paléos, elle me paraît étrangement humaine », pensai-je.

Perdu dans ces pensées et en proie à l'étonnement compréhensible que venait de me causer la rencontre avec cet objet de culte, j'avais un peu oublié la présence silencieuse de la prêtresse. Je me demandai à cet instant comment elle avait bien pu pénétrer en ces lieux car c'était elle sans aucun doute que j'avais suivie durant des jours et des jours pour finalement l'observer alors qu'elle pénétrait dans la fusée interstellaire ; il fallait qu'un cheminement secret connu d'elle seule lui ait permis de me rejoindre en ce lieu étrange car en aucun cas elle ne pouvait être entrée dans le temple en même temps ou avant nous.

La réponse à cette question devait être remise à plus tard car la prêtresse se livrait à une étrange cérémonie. Prenant un sac de sang végétal qu'elle portait à sa ceinture elle l'ouvrit et vint le vider sur le socle. Le liquide se répandit paresseusement en formant des auréoles qui s'effacèrent. Elle resta penchée un instant à observer le phénomène comme pour s'assurer que l'étrange verre avait bien épongé la totalité du liquide offert puis, satisfaite sur ce point, se tourna vers moi, prit la coupe d'or et me la tendit.

— Bois.

Impossible de résister à cet ordre. Le désir en moi profondément ancré de voir les galaxies danser devant mes yeux. Le désir de me trouver propulsé dans les siècles comme un tourbillon de feu. Le désir de sentir le sang brûler mes veines et le feu de l'amour charnel embraser mon être tout entier. Je voyais devant moi palpiter le corps fragile de l'adolescente.

— Bois.

Le liquide ambré dansait dans la coupe offerte.

— Ne crains rien.

J'avançai la main, fasciné par le regard sombre.

— Le maistre désire que tu le comprennes.

Je levai la coupe et la portai à mes lèvres. Je sentis un trait de feu parcourir mes veines.

— Humain fragile, je vais te montrer les êtres immondes qui peuplent l'Univers et que tu aurais à combattre seul si je ne t'apportais mon aide.

C'était la statué qui venait d'émettre ce flot de pensées et c'était mon cerveau excité par la sève sacrée qui venait de le capter directement.

— Regarde, humain fragile, ceux que j'ai à combattre dans l'espace et le temps.

La peur à l'état pur rampait dans les neurones de ces choses qui n'avaient jamais connu le bonheur d'être aimées. Aucun des êtres entrevus ne ressemblait à l'espèce humaine et les vibrations qu'ils émettaient suggéraient la terreur intense de ce qui est informe, informulé et inconnu. Elles ne pensaient qu'à une chose :

Manger. Tuer. Mourir.

« Structures atoniques, pression, étoiles géantes, dit une pensée cruelle. Pour dominer la Galaxie. Pas de pitié pour la vie organique : explosion immédiate. Feu nucléaire. »

« Une telle solution, répondit une autre pensée, me paraît bien faible. Explosion ne résoudra pas tout. Vie organique humaine reprendra ailleurs un jour. »

L'effroyable pensée continuait, expliquant son plan :

« Il faut courber l'espace pour refermer le temps sur lui-même et me donner la vie éternelle à moi seul. »

Cette pensée fut bloquée par une autre : « Croisade cosmique pour l'homme. Moi seul suis capable de lutter contre les monstres, mais pour me nourrir me faut beaucoup de sang. »

Devant mes yeux le brouillard dansa. Une nouvelle image naquit : J'étais à Hippodamos, la ville prospérait en paix au centre d'une clairière. La forêt carnivore qui l'entourait était partout percée de belles voies de communication et une autoroute neuve conduisait à un superbe astroport...

Depuis que cette aventure est terminée pour moi, j'ai beaucoup réfléchi au procédé employé par le dieu pour faire naître ces visions devant mes yeux. Il n'existait pas d'écran mais les images étaient nettes beaucoup plus que dans n'importe quelle séance d'hypnose ou de télépathie scientifique. C'était en réalité une forme de langage audiovisuel perfectionné, indépendant de mes sens ordinaires, qu'employait le dieu.

— Voilà, dit-il, Hippodamos heureuse, rendue aux humains intégraux reliée à l'espace et vivant la vie du futur en symbiose avec moi-même.

— Et les astros et les infras ? demandai-je.

— Les infras sont un matériel, les astros sont orgueilleux. Les uns ne pensent pas ; les autres pensent trop. Les astros, parce que je les ai conçus pour naviguer, s'imaginent capables de prendre ma place. Tandis que je sais que les intégraux et les paléos sauront être réalistes, et collaboreront avec moi.

— Mais...

La prêtresse se plaça devant moi et capta mon regard.

— Ne pose donc pas tant de questions, ne résiste pas, laisse-toi porter, le maître sait... Il t'apprendra, ensuite tu gouverneras les planètes des hommes avec son aide.

Dans le cosmos, des franges d'explosion apparurent. Les étoiles fuyaient et se poursuivaient pour se concentrer en un point brillant d'une luminosité insoutenable.

— L'Univers, dit la voix de la statue, n'est pas un séjour éternel et les humains ne sont pas promis à une destinée infinie. Pour continuer

le combat de la survie, je représente la forme la plus évoluée et la plus haute de son développement actuel, j'en suis l'alliance du végétal et de la machine et pour vivre j'ai besoin des hommes. Ils doivent fournir le sang végétal nécessaire à mon fonctionnement biologique et l'énergie nécessaire à mon fonctionnement mécanique. Je manque de l'un et de l'autre et tu devras me les rendre. En échange je te rendrai le secret du voyage spatial. Vous, les humains intégraux, reverrez la Terre.

Fulgurante, l'image de la planète mère se dessina devant moi » : une forêt d'une couleur que je n'aurais jamais pu imaginer ; verte, très verte, sentant l'odeur des feuilles et de l'eau, quelques animaux tranquilles broutaient une herbe généreuse et riche. Et, au centre de la forêt une ville brillante. Je reposais sous une coupole, dormant de mon demi-sommeil avec à mes côtés Parcor. Une jeune femme au regard vif veillait nos dépouilles.

Au président Platon Sirius Comwald

qui a rendu la planète Terre aux humains.

« Oh ! Terre, mère des hommes, émerge une seconde fois verdoyante et fraîche pour tes enfants. Le dieu végétal te l'ordonne. »

Submergé par la puissance des images, je me taisais. Mais une question émergea brutalement de mes lèvres.

— Et le sang ? criai-je. Le sang que tu bois sans cesse ?

— Ce sang est végétal comme je suis végétal moi-même.

— Et pourquoi pas humain, criai-je, humain tout simplement ?

— Pourquoi ? Question intéressante... La réponse est que les arbres vivent plus vieux que les hommes. Je suis végétal pour survivre aux générations et, machine, pour franchir les distances cosmiques, parce que sur la planète Terre les séquoias vivent plus de 5 000 années et que dans la galaxie Ixar, les baos vivent 50000 années et que plus loin encore, sur une planète du soleil géant d'Aldafar le nunki vit 5 millions d'années et que moi-même conçu comme je l'ai été, je puis vivre presque éternellement. Voilà pourquoi je ne suis pas humain, parce que l'homme est trop fragile pour affronter le temps et l'espace de façon valable.

— Pourtant, tu as besoin de serviteurs humains encore... Et parce que l'éruption du volcan a tué la plupart de ceux qui te servaient, tu

cherches d'autres esclaves.

— Le maistre est bon, reprit la jeune femme, infiniment bon et tu ne devrais pas mettre sa bonté en doute.

Une grande lumière éclairait à présent la pièce, mais ce n'était plus le temple...

Une odeur familière flottait dans l'air et je mis un moment avant de l'identifier.

« L'odeur d'encre d'imprimerie », pensai-je.

Et cette pièce aussi je la connaissais avec le portrait du président Mac Farow épinglé sur le mur tapissé d'un vilain papier jaunâtre arraché par plaques.

À l'arrière-plan, le bruit rythmé des linotypes couvrait le sifflement des rotatives en plein travail. Je voyais tomber les liasses de journaux de l'édition de 5 heures et comme d'habitude, derrière son bureau d'acajou, Moreau avec son cigare à la main et semblant pour une fois – chose rare ! – de bonne humeur.

« — Bravo, Platon ! C'est le reportage du siècle. Cette fois, je ne vous le cache pas, vous avez réussi au-delà de toutes nos espérances. »

Le rédacteur en chef me tendit l'épreuve.

« — Lisez ça ! »

Miracle au Têlédanta.

Platon Sirius Comwald ramène le secret du voyage spatial.

Les liaisons avec la Terre reprendront dans quelques jours.

Démission de Mac Farow.

Platon Sirius Comwald candidat.

« — Et le sondage..., reprit mon rédacteur en chef tout excité. Vous avez vu le sondage ? »

Il montrait l'énorme encadré en bas de page, des chiffres en trichromie de mauvaise couleur verte, rose et bleu des mers du Sud : Comwald 98 % ; divers 2 % ; abstentions nulles.

« — Votre élection est dans la poche. »

Étourdi, je froissai les feuillets pour me persuader qu'ils étaient bien réels. S'il s'agissait d'une suggestion, elle était puissante et particulièrement bien réalisée. Rien n'y manquait. Le papier sentait bon l'encre encore humide et les gros titres tachaient mes doigts... Comme au bon vieux temps.

— Voilà ce que je désire faire de vous, dit le dieu. Réfléchissez à cet avenir, il ne concerne pas que vous, mais bien toute l'humanité de Standar et sans doute un jour l'Empire tout entier.

La lumière, d'un coup, vacilla et disparut des yeux de la statue. Je demeurai immobile dans la pénombre. Une odeur de moisi régnait dans cette salle abandonnée sans doute depuis plusieurs siècles. Plus aucune trace de la jeune paléo et sous mon crâne le sang battait lourdement, me causant une atroce migraine. Puis, du fond du couloir, une lueur monta, lumière d'une lampe à huile dont les trois becs dispersaient avec peine l'obscurité. Parcor suivait la lampe.

— Qu'est-ce que tu as fabriqué ? grommela-t-il. J'ai eu toutes les peines du monde pour rouvrir cette porte que tu avais franchie sans m'attendre ; heureusement qu'il me restait un pain de plastic. Sans cela, je serais encore derrière à attendre que tu ressortes.

Il approcha, me mit la lampe sous le nez.

— Eh ! tu m'entends ? C'est bizarre, tu parais complètement sonné.

CHAPITRE XVIII

— Il faut partir tout de suite d'ici ! Te sens-tu capable de marcher ?

— Je vais essayer, dis-je.

— Nous allons rejoindre l'avion, m'expliqua Parcor, j'ai emporté dans la carlingue un de ces appareils de télégraphie sans fil à manivelle qui, si les lampes n'en sont point brisées, doit fonctionner correctement. Nous appellerons Carson à l'aide de cet appareil, ce sera plus sûr que la télépathie. (Il me regarda bien dans les yeux.) Il est urgent d'agir. Seuls Carson et ses infras peuvent détruire cette chose, dont la simple approche paraît t'avoir totalement bouleversé.

Sous nos pieds, la roche dégageait une chaleur de fournaise.

— Nous tournons en rond, essaie de faire un effort pour retrouver nos traces, soupira Parcor.

— Impossible, dis-je, je ne vois rien sur le sol.

— Et tes pouvoirs ?

— Ma visite au temple me les a fait perdre, expliquai-je ; l'effort que j'ai dû fournir pour communiquer avec le dieu a épuisé mes neurones.

Notre errance dura des jours. Nous allions au hasard, guidés par une boussole spéciale qu'avait amenée Parcor, mais le magnétisme de Standar est loin de valoir celui de la Terre et des facteurs d'instabilité rendent ce type d'instrument peu fiable sur cette planète. Il en aurait été autrement si nous avions disposé d'un équipement gyroscopique mais je ne vois pas comment le commandant vicomte aurait pu ajouter ce type de matériel au fourbi incroyable qu'il avait déjà entassé dans l'élégant sac de toile qu'il portait au dos. Les montagnes volcaniques qui formaient le massif du M.S.H. 2 étaient à présent derrière nous et nous apercevions à l'horizon de nouvelles hauteurs couvertes d'une épaisse forêt.

— Ne croirait-on pas que cette forêt marche vers nous ? dit Parcor.

Je regardai et, soudain, un flot d'images venues de l'intérieur de

moi-même me submergea. J'entendis distinctement la voix du dieu me dire : « Regarde l'avenir paisible que j'offre aux humains. »

Hippodamos vivait dans sa clairière, j'étais au *Terra Club* et la fumée de la pipe de Moreau montait au plafond. Mon rédacteur en chef était en train de lire l'édition matinale du *Courrier*, un article racontant comment la planète verte et bleue, la vieille Terre, avait fait le bonheur de milliers de générations d'êtres humains... Le maître d'hôtel apporte un cherry sur un plateau finement ciselé d'argent et d'or.

— Avance, Platon !

— Je n'en puis plus, dis-je.

Parcor, qui marchait devant, se retourna et posa brutalement son sac sur une roche plate.

— Je sais.

Il montra la jungle qui nous environnait de plus en plus proche.

— Mais ces plantes n'existaient pas tout à l'heure, il faut filer d'ici rapidement.

Le soir vint. Une fraîcheur envahit enfin l'atmosphère. L'obscurité s'épaissit. Alors le sol se bossela de troncs turgescents et de pousses fraîches. Les feuilles des lianes toutes neuves luisaient comme un métal pourpre sous les premiers rayons de Saros qui venait de passer l'horizon. Une falaise nous barrait le passage à mi-hauteur et au-dessus on distinguait les bâtiments de plâtre et de bois d'anciennes installations d'élevage avant que la région ne soit transformée en désert.

— Je n'irai pas plus loin, soufflai-je en me laissant tomber sur une souche d'arbre fossile.

Parcor avait étalé son sac de couchage et s'était activé à disposer les objets qui lui permettaient de vivre. Un miroir raffiné, une lampe à huile et une coupe d'argent ciselé pour boire. Il avait ensuite allumé un cigare.

— Cette chose s'est moquée de toi, dit-il. Elle t'a fait miroiter quantité de choses merveilleuses... Mais je crois qu'elle n'a été que le miroir de tes propres désirs...

Il tira une profonde bouffée de son cigare.

— C'est ainsi qu'elle a procédé depuis qu'elle s'est posée sur Standar. C'est ainsi qu'elle a créé ce désert et cette forêt. D'autres hommes que toi s'y sont laissés prendre, Plat.

— Et qui donc ?

— « Lui ! »

Je sursautai.

— Que veux-tu dire ?

— Ce que tu as compris. Cette chose venue de je ne sais où avait besoin de mutants pour la servir et la nourrir. Elle a cherché sur une planète correctement développée, un biologiste assez faible pour la croire, ensuite, de quelle manière, je l'ignore, elle lui a fourni des formules de développement : tu vois le résultat aujourd'hui.

Il me regarda ; un regard pénétrant.

— Puis-je savoir ce que cette « chose » t'a promis ? La puissance ? La gloire ? La connaissance ?

— Tu te trompes, Parcor. Cette chose est emplie de compréhension pour nos problèmes humains et il serait bon d'empêcher Carson de la détruire. Je crains beaucoup plus la violence des infras que les rêves du dieu.

La réponse de Parcor se perdit dans un fracas d'explosions.

Devant nous, en direction de la faille dans la falaise, une vive leur... J'entendis au même instant le crépitement des armes automatiques infras et le claquement rageur des grenades. Le commandant avait pris le temps de souffler la lampe à huile, mais une clarté surnaturelle éventrait l'ombre. Quatre fusées éclairantes se balancèrent longuement au bout de leurs parachutes puis retombèrent. Avec lenteur l'ombre se referma sur nous. Tandis que des balles crachées par les armes sifflaient au-dessous de nos tête, puis le souffle rauque d'un homme exténué :

— Vous êtes là, commandant ?

Je relevai la tête. La silhouette d'Ur se dessinait dans la lumière d'une nouvelle fusée éclairante.

— Les salauds sont dans les épines tout à côté de moi.

Il était épuisé et son corps écorché saignait de multiples plaies.

— Tu es seul ?

— Les infras ont abattu tous les autres.

À la lueur de la fusée qui se balançait au bout de son parachute, je venais de discerner une sente qui s'élevait dans le chaos de roches. Soutenant Ur, Parcor s'y engouffra à ma suite et stoppa à l'abri d'une énorme roche environnée de plantes carnivores dont les feuilles dures claquaient en s'entrechoquant.

J'examinai Ur. Le paléo souffrait de contusions multiples et de quelques plaies superficielles, mais rien de trop grave.

— Que s'est-il produit ? Pourquoi es-tu revenu ?

— Carson.

— Nous le pensions englouti par la jungle, dit Parcor.

— Nous pensions cela aussi, dit Ur, c'est pourquoi moi et mes paléos sommes rentrés au camp de base pour y rechercher quelques objets nous appartenant et un minimum de ravitaillement. C'est à cet instant que les infras de l'astro nous sont tombés dessus. Ils devaient nous avoir repérés depuis un bon bout de temps et nous ont encerclés avant même que nous puissions réagir.

— Et votre voyante ?

— Elle était restée en dehors du camp, nous interdisant d'y pénétrer, mais une fois j'ai commis la faute de ne pas la croire. J'étais trop sûr de moi. À mon avis Carson et ses infras étaient finis...

Ce n'était pas le cas.

Ur s'exprimait par saccades et cherchait entre les mots à reprendre son souffle.

— Depuis mon évasion j'ai couvert plus de cent kilomètres sans boire dans cette jungle, expliqua-t-il.

Parcor lui tendit une gourde.

— Un reste de vin Claret, expliqua-t-il, bien préférable à la sève dans votre cas.

Le commandant vicomte se tourna vers moi.

— Le Claret était produit en Aquitaine à la grande époque de

l'empire Plantagenêt et ce vin a de tout temps été apprécié à la cour d'Angleterre... (Il regarda Ur boire et ajouta :) Par tradition je déteste l'Angleterre mais ce vin est le meilleur qui soit.

J'observai Ur ; le paléo reprenait vie.

— Ensuite ? demandai-je.

— Les infras nous ont encadrés pour nous obliger à terminer la piste d'atterrissage programmée par Carson, mais en réalité ils nous l'ont fait réaliser beaucoup plus longue que prévue et dès qu'elle a été terminée des avions gros porteurs sont arrivés les uns après les autres. Ils ont débarqué des chars et du carburant, assez pour équiper une division complète.

— Mais où a-t-il donc pris ce matériel ? gronda le commandant vicomte.

— L'armée de défense rapprochée d'Hippodamos, expliqua Ur. Les infras ont massacré la garnison des intégraux. Ce matériel représentait l'ultime chance de la ville.

— Et ensuite ? haletai-je.

— Hippodamos s'est trouvée sans défense, mais Carson a décidé de foncer sur la jungle ; visiblement, la prise de la ville ne l'intéresse pas pour le moment. Il veut avant tout s'emparer de l'interstellaire et pense que le reste lui sera donné par surcroît.

Ur me regarda.

— Pourtant l'astro a beaucoup hésité à cause de vous. Il vous craint énormément.

— Je ne vois pas le danger que je puis représenter en errant dans ce désert, dis-je. Nous sommes, le commandant et moi, pratiquement en perdition.

— Ce ne sont pas ce que disent les journaux d'Hippodamos et en particulier le vôtre, dit Ur.

Une rafale d'arme automatique crépita. Le sifflement des balles au-dessus de ma tête ; je fixai le paléo.

— Le mien ?

— Moreau a reçu vos articles et les a publiés, y compris les renseignements confidentiels.

— Par exemple ! m'exclamai-je. Quels renseignements ?

— Les coordonnées du voyage spatial, les renseignements sur la nature réelle du vaisseau. Votre décision de vous présenter aux prochaines présidentielles.

De sa ceinture, il tira un journal froissé.

— Les avions ont ramené ça d'Hippodamos.

Je ramassai l'exemplaire du *Courrier*. C'était celui que j'avais vu dans le bureau de Moreau au cours de ma visite au dieu de la caverne.

— Carson n'a pas compris par quel moyen vous aviez fait parvenir ces tuyaux à Moreau, mais il a piqué un coup de sang en lisant ce journal. Parce que depuis ce jour-là la majorité des intégraux croient dur comme fer que vous allez les sauver. Ils vous attendent pour vous faire un triomphe.

Le sifflement grave d'une roquette déchira l'air. Ur plongea, m'entraînant. Le sol se souleva dans une gerbe de roches.

Les hurlements des infras retentirent.

— Je propose, dit Parcor, que nous battions en retraite.

D'un pas rapide, il commença à escalader la pente. Ur suivit et dans l'ombre j'eus la sensation qu'une présence étrangère avait tout observé. Une jeune femme aux yeux verts et au regard vif. Mais cela, je ne désirais plus le dire à personne.

CHAPITRE XIX

« — Tue, tue ! »

L'ordre télépathique venait directement de Carson qui devait se trouver dans la vallée.

Derrière moi, la jungle se souleva sous l'impact d'une énorme bombe soufflante. Les chenilles d'un char lourd grincèrent. Soudain, d'immenses lianes que leur viscosité avait protégées des effets de l'explosion se détendirent, enserrant la puissante machine entre leurs tentacules végétaux, la soulevant du sol. J'entendis le moteur de l'énorme engin s'emballer tandis que le conducteur infra tentait en vain de rétrograder dans un crissement mortel des pignons. Puis la carcasse d'acier elle-même plia sous la pression, un flot d'huile, de gazole mêlé à du sang infra coula lentement le long du tronc verdâtre dont la circonférence, je l'ai pensé après coup, devait mesurer plus de six mètres. Puis, comme pour répondre à cette victoire végétale, la flamme du napalm crachée par avion s'éleva vers le ciel en un brassier rugissant.

— Carson semble vouloir notre peau, constata calmement Parcor tout en étalant au-dessus de nous un mince paillon imbibé d'eau, imitant en cela une technique multi-centenaire mise au point aux temps anciens par des combattants de la planète Terre.

Le bruit d'un nouvel escadron de chars lourds montait à présent de l'est. Les troupes infras cernaient la montagne mais devant cette avancée la jungle formait un véritable barrage animé. Au-dessus de nous la détente brutale d'une liane fouetta l'air à la recherche de Parcor qui dut plonger au sol pour éviter de se trouver enserré et vampirisé par la redoutable ventouse.

— Tu vois, le dieu m'en veut à moi aussi. Tu es le seul que ces plantes ne cherchent pas à attraper ! souffla-t-il en se relevant.

— Parce que tu crois qu'« IL » commande ces plantes à distance ? criai-je pour dominer le bruit de pilonnage d'artillerie qui venait de commencer à notre gauche.

— Le dieu du temple et les lianes ne sont que l'expression d'une seule et même volonté, répliqua Parcor.

Le mur végétal se déchaîna. Sa nappe verte formée de millions d'aiguilles fragiles chargées de poison avança sur nous.

Au même instant, un lourd bombardier bimoteur à hélices d'un modèle ancien frôla le sommet de la montagne. Sous ses ailes, des bombes de 500 livres accrochées par paires. Je vis le pilote effectuer le geste de les larguer en tirant une large poignée chromée et aperçus l'éclat argenté des mâchoires métalliques qui se desserraient mais le pilote n'eut pas le temps d'achever son geste. Frappé en pleine action. Je le vis glisser tête en avant entre les barres d'aluminium qui formaient le mince assemblage de la cabine et l'appareil piqua vers le sol dans le hurlement de ses hélices.

— Je l'ai eu ! cria Parcor.

Satisfait, le commandant brandissait un fusil d'assaut ramassé quelques minutes auparavant sur un cadavre infra.

Le bimoteur achevait sa course en contrebas. Le souffle de l'explosion frappa durement la falaise. Une avalanche de roches déboula, ensevelissant le front végétal et nous donnant ainsi un peu de répit.

— Allons-y ! cria Parcor en s'élançant dans la poussière.

Nous avons atteint l'endroit de la falaise percuté par l'avion.

Des débris métalliques s'épalaient sur une centaine de mètres tandis que seuls deux fragments de fuselage difforme pendaient dans le vide.

— Dommage, dit Parcor.

— Tu espérais vraiment que cette carcasse soit utilisable ? ricanai-je.

— Non, mais j'aurais aimé récupérer l'émetteur radio et contacter Carson en vitesse.

Le bruit des chenilles se fit plus proche et l'on entendit rugir un puissant diesel.

— Ils sont sur nous, dit Ur, il vaut mieux se fier à la jungle qu'aux infras de Carson.

— Il est hors de question pour moi de fuir dans cette jungle, dit Parcor.

— Tu préfères les infras aux lianes ?

— Dans cette affaire le moindre des monstres me paraît être Carson ; je suis sûr qu'au fond de lui-même il lutte pour nous. N'oublie pas que l'astro a besoin des humains, nous sommes sa raison d'être et de naviguer. Nous seuls, pouvons construire pour lui ou ses semblables de superbes interstellaires. Tandis que le monstre végétal nous hait.

— C'est toi qui le dis !

— Mais tu ne comprends pas ! s'écria Parcor sur un ton désespéré. Si je te disais que les longues recherches historiques « Le » concernant que j'ai réalisées, montrent avec certitude qu'« IL » n'a jamais existé en tant qu'être humain. « IL » est en réalité une horrible entité venue d'outre-espace dans le but d'obliger les humains à couvrir ses œufs végétaux. Les savants qui œuvraient dans « Ses » laboratoires appliquaient « Ses » formules.

Le sol trembla sous mes pieds. À l'horizon, le cône du M.S.H. 2 ruisselait de lumière, une coulée flamboyante de lave qui vaporisait tout sur son passage, mais je n'y pris pas garde tant ce que venait d'affirmer Parcor me troublait. Il s'aperçut que ses arguments commençaient à porter.

— Cette « Chose » a eu mille fois le temps de prouver sa bonté pour les humains et elle ne l'a jamais fait. Ce n'est pas au moment où nous avons la dernière chance de la détruire qu'il faut s'attendrir.

— Mais les impériaux ne lui ont pas laissé sa chance, répliquai-je. La Terre a instauré le blocus sans se demander ce que nous deviendrions, nous, abandonnés sur cette planète pourrie.

— Et que penses-tu qu'il serait arrivé si les Terriens ne s'étaient pas défendus ? Une invasion de tout l'Empire par les lianes ?

— Pas du tout, dis-je. « IL » aurait créé une harmonie Homme-Végétal-Machine. Conquête du cosmos facilitée ! La victoire sur le temps devenue réalité et l'humanité sublimée sous forme de végétal à longue durée de vie.

— Fadaises ! ricana Parcor.

Un char venait de franchir la barrière des plantes à quelques mètres de nous. Fasciné par le spectacle de cette énorme masse impitoyable, j'observai, sans pouvoir faire un mouvement, ses chenilles écraser la roche lentement, très lentement, le tube du canon de 35 pointé vers moi comme un œil de cyclope, puis je réalisai que le

conducteur venait de sortir de la pénombre de la jungle et qu'ébloui par l'intense réverbération il ne nous avait pas encore vus. La fronde de cuir d'Ur siffla ; en tourbillonnant la lourde pierre de minerai partit comme une balle et fracassa la tête stupide et puissante qui venait d'émerger de la coupole. Une des chenilles se bloqua et l'énorme char déséquilibré bascula dans les lianes qui se refermèrent sur lui avec un bruit de succion.

Je tirai Ur par le bras et lui montrai la jungle.

— Rejoignons le temple.

— Veux-tu dire, rugit Parcor, que tu as l'intention de retourner dans la caverne ?

— Pour chercher refuge, oui ! rétorquai-je sèchement.

— Je ne te crois pas ! répliqua Parcor. Tu es tout simplement hypnotisé par cette horreur. (Il avança vers moi.) Je ne te laisserai plus retourner là-bas.

Parcor me menaçait d'un Colt de l'Arizona version Standar chargé de six balles de cuivre de 11 millimètres 43 et il tenait le doigt sur la détente.

— Ne cherche pas à t'enfuir, Platon.

Il se tourna vers Ur.

— Je suis certain que vous êtes capable de vous faufiler jusqu'au Q.G. de Carson. Expliquez-lui la situation. Dites-lui surtout de retenir ses infras. Il ne faut pas que les brutes pénètrent dans le temple. Les infras se feraient hypnotiser et se retourneraient contre nous. (De son sac il tira un badge.) Ceci est un badge infra à présenter aux sentinelles. Il est magnétisé et accordé à leurs ondes cérébrales. Les brutes vous laisseront passer, quant à Carson il est suffisamment intelligent pour vous croire surtout si vous n'êtes pas avare de détails à propos de l'endroit où je l'attends.

Puis il me regarda droit dans les yeux.

— Ne crois pas que je plaisante, la chose te manipule. Elle te veut dans le temple pour t'utiliser contre les humains et je ne la laisserai pas faire.

Il se tourna vers Ur.

— Dépêchez-vous. Il faut joindre Carson avant qu'il ne soit trop tard, les infras se fatiguent et l'on n'entend plus d'avions. Sans notre aide, c'en sera fini à jamais de la dernière force armée humaine sur cette planète.

Je vis Ur se couler silencieusement sous les lianes avec l'habileté caractéristique de ceux de sa tribu et disparaître entre deux souches visqueuses.

Un calme étrange suivit son départ. La jungle subitement calmée avait cessé son perpétuel mouvement et le bruit des chars s'était estompé comme si l'offensive de Carson s'essouffait. Le volcan gronda de nouveau, mais je ne l'écoutais pas. Incrédule, je voyais les yeux de Parcor se brouiller. Lentement, le commandant vicomte se tassait sur lui-même. Un filet de sang rouge coulait entre ses lèvres crispées par un rictus d'étonnement. Ce ne fut que lorsqu'il bascula en avant que je vis le poignard d'obsidienne planté dans son dos.

CHAPITRE XX

— Je me nomme Zwerda, dit la prêtresse. Viens vite, le maistre a besoin de nous deux et il nous attend.

Elle était nue et la gaine du poignard d'obsidienne pendait, suspendue à ses hanches par une ceinture de cuir.

— Suis-moi.

La forêt lui obéissait avec une docilité stupéfiante ; jamais la sorcière d'Ur n'avait obtenu de pareils résultats ! Les hautes lianes sacrées aux fleurs rouges, les plus dangereuses, s'écartaient sur son passage tandis que nous grimpions rapidement sur les flancs du volcan.

— « IL » est en grand danger !

Je l'ai crue à cet instant, sans me poser de questions. Son regard vert m'envoûtait, la vision de sa beauté gracile faisait couler dans mon sang un flux brûlant qui me montait à la tête, tandis qu'autour de nous retentissaient le vacarme des salves d'artillerie et le vrombissement sourd des tout derniers bombardiers lourds que possédait cette planète. Aujourd'hui, après notre expérience de vie commune et le tragique événement qui nous a séparés pour toujours, je sais qu'elle était sincère dans son zèle à « Le » servir.

Un homme[1] qui vécut autrefois sur Terre déclara un jour :

Il est défendu à l'humanité, sous peine de déchéance, de déranger les conditions primordiales de son existence et de rompre l'équilibre de ses facultés avec les milieux où elles sont destinées à se mouvoir... En un mot : de déranger son destin pour y substituer une fatalité d'un nouveau genre.

Et voilà qu'une telle fatalité est en route. Le piège est tendu.

Standar offrira, à ceux qui se poseront sur son sol, les mirages de sa forêt troublante parce qu'« IL » n'a pas renoncé à étendre son empire et qu'« IL » saura s'y prendre pour séduire. À la vérité, le dieu végétal n'a plus aujourd'hui besoin de gardiens pour son temple, il est maintenant adulte et prêt à se reproduire ailleurs.

Quitter Standar pour essayer ne « Lui » sera pas trop difficile. « IL » le fera sous la forme qui lui paraîtra la plus convenable au moment où l'occasion s'offrira à lui et je sais qu'« IL » aura la patience d'attendre... Un million d'années s'il le faut...

Dans les immenses laboratoires souterrains, les souches permettant de produire à la chaîne des milliards d'esclaves infras attendent d'être mises en vente et je sais par expérience personnelle à quel point le dieu végétal est habile à faire naître les mirages dans le cerveau fragile des hommes. « IL » saura promettre le bonheur artificiel obtenu chimiquement, sans efforts, grâce aux drogues raffinées que produiront par tonnes les corolles pourpres des grandes lianes sacrées aux reflets de velours. « IL » saura susciter la puissance et la fortune. Quel sera le capitaine de vaisseau interstellaire qui, se posant ici, sera assez vertueux pour résister aux tentations infinies qui lui seront offertes ? Et l'on peut être assuré qu'« IL » ne permettra pas à ses lianes de boire le sang des équipages, mais au contraire de bien choyer les hommes et de leur offrir le meilleur d'elles-mêmes.

En définitive, mon condisciple et ami, le regretté commandant vicomte Parcor de la Muletière de Saint-Arnaud avait raison, je le conçois trop tard aujourd'hui. L'alliance avec Carson représentait la dernière chance de survie pour Standar. Le dieu n'a plus besoin de serviteurs humains et désire détruire les derniers témoins de sa victoire totale. Car, malgré la fantastique explosion du volcan dont je vous parlerai plus tard, l'entité végétale est toujours vivante sous sa montagne. L'horrible cerveau central qui commande à la jungle tout entière est toujours aux aguets. La jungle aujourd'hui triomphe ici comme à Hippodamos. Standar a cessé à tout jamais d'être humaine et si le piège qu'« IL » a conçu fonctionne, ce sera le tour de l'Empire terrien tout entier.

Pourtant, j'ai cru sincèrement qu'« IL » nous épargnerait, Zwerda et moi.

Le jour où « IL » donna à la jeune paléo l'ordre de supprimer Parcor le dieu hésitait encore sur la conduite à tenir. Il se savait trahi par Ur et ses compagnons et je crois qu'il m'avait choisi pour remplacer les mâles de sa tribu, tués par la nuée ardente. Il espérait de cette façon reconstituer une lignée de fournisseurs de sa matière première préférée... La semence humaine !

Il a changé d'avis depuis. La terrifiante mort de « Sa » prêtresse vampirisée par une liane sacrée qu'elle saignait sur « Son » ordre est là pour le prouver. Aujourd'hui, seul humain rescapé sur cette planète, je

pleure cette compagne admirable.

Elle était à la fois sauvage et raffinée, enfant et femme, étrangère et terriblement humaine, répandant autour d'elle désir et joie de vivre. Pourtant elle n'hésitait pas à tuer, mais toujours sur « Son » ordre ; avec innocence mais une terrible efficacité. Le lancer de couteau de Zwerda était aussi fulgurant qu'implacable ! Le malheureux commandant vicomte en sut quelque chose.

Plus tard, fuyant les infras de Carson, nous avions elle et moi trouvé refuge dans les couloirs du temple. Les portes d'acier, défoncées par l'explosion de la charge de plastic utilisée lors de notre première visite par mon condisciple et ami, ne fonctionnaient plus. Par le passage béant, nos poursuivants s'étaient engouffrés dans le sas d'accès du sanctuaire ultime.

Un soldat avançait...

C'était un être puissant, aux épaules larges, aux muscles bien dessinés jouant librement sous un vêtement souple, les petits yeux rusés fixés sur la statue qui étincelait. Dans ses mains un fusil d'assaut fabriqué sur la planète Terre à l'occasion d'une guerre mondiale dont tout le monde ici avait perdu le souvenir, et cette arme était approvisionnée. Stupidement, je comptais les balles dont le bout aigu pointait malicieusement par les interstices du chargeur.

— Tue !

Le poignard d'obsidienne avait répondu instantanément à la demande du dieu, si vite que j'avais à peine aperçu le geste de lancer. Déjà, l'infra, affaissé sur le socle de la statue vivante perdait un sang bleuâtre. Fasciné, je regardais la brute se tasser sur elle-même, tentant de dire un mot : « Carson... v... v... » Mais les syllabes restaient bloquées tandis que les énormes muscles tremblaient des spasmes de l'agonie. Il mourut d'un coup, tandis que la nappe de sang se figeait sur la plaque de verre devant la statue terne. Le dieu ne buvait pas de sang infra ou peut-être était-il trop fatigué par sa lutte. Derrière son effigie, Zwerda posait sur moi un regard devenu étrangement vert.

— Par ici... vite...

La statue bascula devant nous, ouvrant le chemin qui menait au cœur de l'énorme chose. Derrière cette frontière, un monde infini de tubes tièdes et de couloirs immenses s'ouvrit. Zwerda y pénétra, me tirant par la main. Un bruit de cloche secoua la table ronde. Une porte d'acier claqua. Quelques secondes encore et un bruit formidable

ébranla l'air autour de nous. Pétrifié, je regardais onduler les couloirs et vibrer le liquide visqueux dans lequel baignaient les embryons de millions de futurs monstres. Je crus d'abord que Carson attaquait, mais Carson n'avait jamais disposé de moyens aussi terrifiants.

La montagne tremblait comme au début des âges alors que le magma secouait de façon permanente sa croûte fragile, et les voûtes végétales des couloirs partout s'aplatissaient avant de se tordre sous nos yeux affolés. À cet instant, je reçus l'appel d'agonie de Carson. L'astro mourait étouffé sous les cendres brûlantes mais son esprit enfiévré m'envoyait des flots d'images. C'était le cône tout entier du M.S.H. 2 qui venait de sauter, engloutissant l'armée et ravageant la forêt. Un spectacle d'épouvante, des milliards de tonnes de roche en fusion volant dans l'atmosphère surchauffée. Je n'ai jamais très bien compris comment nous avons été épargnés, Zwerda et moi. L'explosion du M.S.H. 2 avait dépassé en violence tous les phénomènes de cet ordre, répertoriés sur la planète. Mais, ayant bien réfléchi, je pense aujourd'hui que la nature végétale des gaines qui armaient les couloirs profonds, leur a permis de résister en souplesse aux effroyables convulsions de la montagne.

Nous sortîmes longtemps, très longtemps après l'éruption. Le spectacle qui s'offrit à nos yeux avait quelque chose d'irréel et je compris que jamais je ne décrirais dans un article de journal ces laves rougeoyantes qui éclairaient la nuit d'une lumière de début des âges, ni ce cratère géant que des sondes interplanétaires photographieraient peut-être un jour.

Zwerda me donnait la main, toute tremblante. Nous avançons dans le désert gris, mes bottes de cuir de bolif centenaire crissaient dans la cendre encore chaude.

FIN

[1] Baudelaire : 1821-1867.